29 AVRIL 1950 N° 237 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

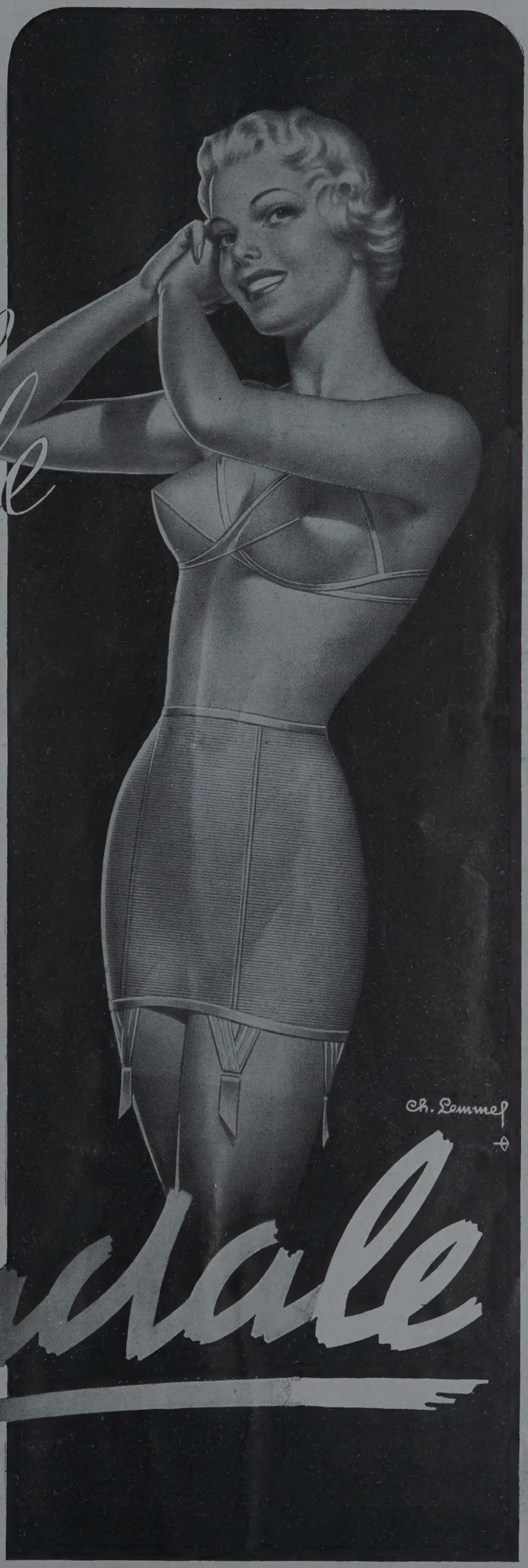
Illinois U Library

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN BRETAGNE

Après avoir décoré de la Légion d'honneur la ville de Lorient et lancé un vibrant appel à la concorde nationale et au respect des lois, M. Vincent Auriol a remis la Croix de guerre à la petite localité de Caudan, où de jeunes Bretonnes ont exécuté en son honneur des danses folkloriques. Phot. N. Y. Times.

MOSSANT-Nylon
imperméable
indéformable
irrétrécissable
garanti pur nylon
Publ. SACHA.

Je préfère Scandale



PARCE QU'ELLE EST INUSABLE

Scandale n'utilise pour la fabrication de ses Gaines que des matières de toute première qualité. En raison de cette sélection, Scandale dure plus longtemps qu'une gaine ordinaire. Lavez et relavez sans crainte votre Scandale : elle est pratiquement inusable, elle est toujours neuve.

Scandale

Pub. M. NOIRCLERC — N° 50.211

POUR UN HOMME

CARON

6me ANNÉE — NUMÉRO 237

29 AVRIL 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Phot. Acmé.

M. ADENAUER FAIT CHANTER LE « DEUTSCHLAND ÜBER ALLES »

Le chancelier Adenauer a réclamé à Berlin un prompt règlement de la question allemande dans le cadre européen et la revision du statut d'occupation. Sur sa demande, l'assistance a entonné le *Deutschland über alles*, qu'on entendit ainsi officiellement pour la première fois depuis 1945.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

LONDRES. Sir Stafford Cripps, entouré d'une nuée de photographes, quitte Downing-Street. Il va exposer à la Chambre des communes son projet de budget, que les conservateurs ont décidé de combattre pied à pied.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

BREST. Après les bagarres qui ont causé la mort d'un gréviste et fait des blessés parmi le service d'ordre, quatre manifestants sont passés en correctionnelle. Le cas de M^me^ Lambert et de M. Signor, députés communistes, a été disjoint de celui de leurs co-inculpés, qui furent condamnés à deux mois de prison avec sursis.

KAIROUAN. S. A. le bey de Tunis, accompagné d M. Mons, résident général, rend visite à la ville saint de Kairouan. On sait que le bey vient de demander qu des réformes soient apportées au traité de protectora

ATHENES. Le général Plastiras, leader progressiste, arrive au palais royal pour recevoir du roi Paul de Grèce le mandat de former un nouveau gouvernement. M. Venizelos, démissionnaire, en fera cependant partie.

NEW-YORK. Des actrices chinoises, vêtues de leur costume national, parcourent Mott-Street en direction de Chinatown, le quartier chinois. Elles quêtent au profit de la Croix-Rouge, dont elles portent le drapeau.

SINGAPOUR. Le général Sir H. Rawdon Briggs (droite) va diriger les opérations en Malaisie contre l bandes communistes. A son arrivée il est reçu par Si John Harding, commandant en chef en Extrême-Orien

BERLIN. Les troupes américaines mettent au point la tactique qu'elles emploieraient si des troubles étaient déclenchés à l'occasion des manifestations communistes du mois de mai. Voici un épisode de ces manœuvres.

SAINT-SEBASTIEN. Au cours des fêtes que la ville a organisées pour célébrer le printemps, des bergers landais défilent perchés sur leurs échasses. Des réjouissances analogues se sont déroulées à Biarritz.

MILAN. La grande Foire internationale de Milan vien de s'ouvrir. Les bâtiments en ont été inaugurés pa M. Luigi Einaudi, président de la République italienn Notre document montre l'arrivée du cortège officie

LA SEMAINE

ARIS. L'émir Mansour, septième fils du roi Ibn Séoud ministre de la Défense nationale d'Arabie, a été ur une semaine l'hôte du gouvernement français. A n arrivée à Orly il a été accueilli par M. Pleven.

EW-YORK. Les employés des transports de la grande té réclament une augmentation de salaires et la réduc- on des heures de travail. Certains se sont affublés une tenue qui, d'après eux, symbolise leur existence.

EST-POINT. Les cadets de la célèbre école militaire néricaine reçoivent les élèves officiers de marine Annapolis. Un cadet montre à un groupe de midship- en les trophées sportifs remportés par leur école.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'HOMME qui prend place dans une voiture automobile dont il ne tient pas le volant remet sa vie au conducteur de la voiture. Il fait confiance à l'habileté, au sang-froid, au jugement de ce conducteur. Un désordre mécanique peut évidemment troubler les prévisions. Mais c'est quand même au conducteur que le passager donne tout pouvoir et tout droit. S'il monte en train ou en bateau, le voyageur, en général, ne connaît rien des hommes auxquels il confie son existence. Il sait toutefois que ces hommes ont été choisis, qu'ils ont toutes les capacités souhaitables, qu'ils ont passé des examens et des concours, qu'ils seraient, en cas d'erreur grave, traduits devant les tribunaux.

Le malade qui se laisse porter sur la table d'opérations comprend qu'il vient d'abandonner sa cause aux mains du chevalier. Il devra dormir d'un profond sommeil pendant que les chirurgiens accompliront des actes sur lesquels il sera souvent impossible de revenir. En général, le malade connaît son opérateur et il l'a choisi lui-même. Il sait du moins que cet homme est habile, expérimenté, qu'il a fait de longues études. Alors le malade ferme les yeux, respire l'oubli, consent à l'absence.

Le Français qui exerce un métier, qui doit s'acquitter de tâches parfois accablantes, poursuivre son œuvre, nourrir et élever une famille, accomplir ses complexes devoirs de citoyen, ce Français n'abandonne pas tout droit de contrôle sur la direction du pays qui l'a vu naître. En vertu des institutions démocratiques, il peut manifester son sentiment ; il contribue, en quelque mesure, à choisir ses représentants, ceux qui seront chargés de faire les lois, ceux qui conduiront le navire au milieu des tourmentes, ceux qui, en toute circonstance grave, auront à prendre les résolutions convenables. Le citoyen vote donc. Ce faisant il remet en même temps ses pouvoirs et son destin aux mains de ceux qu'il considère, qu'il accepte comme ses mandataires.

Paradoxe saisissant, alors que l'on exige, du pharmacien qui exécute une ordonnance, de l'ingénieur qui construit un pont, du pilote qui conduit un avion, quelque diplôme justificatif, le métier d'homme d'Etat, ce métier difficile entre tous, est le seul pour l'exercice duquel il n'est pas nécessaire de produire un certificat d'aptitude, de prouver que l'on possède certaines connaissances. N'importe ! Le métier du gouvernement s'apprend, comme les autres ; il s'apprend, semble-t-il, surtout par la pratique, par l'expérience *in anima vili*. Les hommes se forment et s'éprouvent à l'usage.

Or, depuis un demi-siècle, l'évolution des événements nous montre un phénomène fort inquiétant : la carence croissante du pouvoir.

Ces hommes qui ont été choisis, à tort ou à raison, et que les citoyens ont mis à pied d'œuvre, à peine sont-ils en place, voilà qu'ils donnent le spectacle non de la circonspection et de la réserve, ce qui pourrait encore se justifier, mais de la paralysie, de l'hésitation, somme toute de l'impuissance.

Ils sont les bénéficiaires d'un suffrage ; on comprend, à la rigueur, qu'ils succombent à la terreur électorale, à la psychose démagogique, au désir de conserver à tout prix leur mandat, car il n'y a rien de plus triste, de plus lamentable qu'un représentant congédié. Mais là n'est pas la cause essentielle de cette étonnante impuissance : un politique habile est toujours capable de justifier son action, de ressaisir la confiance de ses électeurs. Non ! l'impuissance des hommes de gouvernement, et donc la carence de l'Etat, tiennent à la multiplication des organismes politiques ou para-politiques, de ces formations qui, par leur influence, peuvent, aujourd'hui, gauchir toute la conduite extérieure ou intérieure d'un pays.

Naguère encore, on parlait des sociétés secrètes... Que pesait leur action, au prix de celle qu'exercent désormais les partis, les syndicats, les fédérations, la presse partisane, et, depuis peu, par exemple, cette Sécurité Sociale qui pourra, demain peut-être, se substituer à l'Etat, mettre l'Etat en échec ou en faillite, lui donner des ordres, régenter sans partage la vie de tous les citoyens, faire le jeu ou la fortune d'une faction.

L'observateur qui, sans aucune ambition personnelle, mais avec un ardent amour de son pays et de l'humanité, considère cette évolution des faits en vient bien vite à s'interroger sur l'avenir d'une telle conjoncture.

Que si le pouvoir abdique, sous la pression de ces parasites dévorants dont il tolère la tyrannie, les nations démocratiques ne pourront échapper à la décomposition. Que si, pour rétablir l'ordre dans la maison, le peuple s'en remet à quelque forme du pouvoir absolu, il risque d'être entraîné dans des aventures dramatiques, ainsi que le montre l'histoire des dictatures, du moins pour ce qui concerne notre monde occidental.

La solution de sagesse, apparemment, serait dans l'obéissance parfaite de tous à une constitution raisonnable, à une constitution qui laisserait l'opérateur choisi exercer le pouvoir, sous la menace, toutefois, de sanctions rigoureuses, comparables à celles auxquelles est exposé le chirurgien, par exemple.

Mais la sagesse est-elle de ce monde ? C'est ce qu'on peut se demander.

LA YOUGOSLAVIE EST-ELLE ENCORE UN ÉTAT COMMUNISTE ?

par ALBERT MOUSSET

La Yougoslavie de Tito occupe en Europe une position paradoxale qui ne la situe apparemment ni dans l'un ni dans l'autre des camps entre lesquels le Vieux Monde se divise. Elle a rompu avec Moscou et se flatte de professer un marxisme plus orthodoxe que celui de Staline, parce qu'il ne sert pas de prête-nom à une entreprise hégémonique au service du nationalisme russe. Aussi bénéficie-t-elle auprès des Occidentaux d'un préjugé favorable qui se traduit — en ce qui concerne les Etats-Unis — par des octrois de crédits et des accords commerciaux.

Cette situation unique d'un pays que son idéologie sociale rattache à l'Est et son réalisme économique incline vers l'Ouest a donné lieu à deux interprétations contradictoires.

Les uns y voient un machiavélisme balkanique ; l'antistalinisme de Tito ne serait qu'une façade lui permettant de présenter son gouvernement aux Occidentaux comme un régime acceptable, pour en tirer confiance et profit, quitte à rallier, le moment venu, le monde soviétique, auquel la dictature yougoslave doit ses origines et son implantation dans un pays où domine une petite propriété paysanne irréductiblement hostile au collectivisme.

Les autres, au contraire, voient la Yougoslavie engagée sans retour dans une évolution qui, par prudentes étapes, la rapproche du type des démocraties occidentales.

Ces deux conjectures nous paraissent également infondées.

Le double jeu politique qui ménagerait à Tito un retour en grâce auprès du Kremlin ne se conçoit pas sous un climat comme celui des Balkans, où les passions ont une véhémence et une persistance qu'elles ne présentent nulle part ailleurs. La querelle entre Tito et le Kominform a rallumé l'irrédentisme bientôt séculaire qui oppose les Bulgares aux Serbes ; la question de Macédoine a ravivé entre les deux peuples l'antagonisme qui a déchaîné quatre guerres entre eux depuis 1885. C'en est assez pour déjouer toute astuce de diplomatie secrète.

Quant à l'hypothèse d'un retour du régime à la liberté, elle n'offre pas plus de consistance. De tous les pays de l'Est européen, la Yougoslavie est peut-être celui où le communisme a été appliqué avec le plus de rigueur. Il est, pour ainsi dire, consubstantiel au régime instauré par Tito, qui perdrait sa raison d'être en s'en écartant. La seule différence du marxisme « titiste » avec le marxisme moscovite réside dans le fait qu'il n'admet pas de hiérarchie entre les peuples à direction communiste, pas de subordination à la « centrale » stalinienne.

LES ÉLECTIONS DU 26 MARS

Aussi bien ce régime n'a-t-il trouvé dans les élections générales du 26 mars que des motifs de persévérer dans la voie où Tito l'a engagé. Le « Front populaire » (communiste) a recueilli 93,23 % des voix, l' « urne borgne » — celle qui est réservée aux candidatures non officielles — n'ayant reçu que 6,77 % des suffrages émis. En 1945, le « Front populaire » avait obtenu 88,69 % des voix. La campagne des stalino-marxistes contre le national-communisme de Tito a donc échoué. Cela, naturellement, sous réserve de la manière dont on comprend en Yougoslavie la liberté du vote, manière qui ne se différencie en rien, elle non plus, de celle qui assure aux gouvernements des démocraties populaires une majorité mécanique.

Bien plus : la majorité de la nouvelle Assemblée nationale comprend une centaine de députés ouvriers de plus que la précédente : indication révélatrice dans un pays où la classe paysanne représente 85 % de la population.

LA QUESTION DE TRIESTE

Sur le plan international Tito ne renonce à aucune des revendications qu'il a formulées depuis son arrivée au pouvoir. Son intransigeance s'est manifestée dans la question de Trieste à propos des élections qui ont lieu le 16 avril dans le territoire libre dit « zone B », qu'occupent les troupes yougoslaves, élections naturellement favorables à l'occupant et que celui-ci interprète comme un plébiscite.

Les Alliés avaient espéré qu'un règlement de cette question interviendrait par voie de négociation directe entre Rome et Belgrade. Mais lorsque le comte Sforza, ministre italien des Affaires étrangères, a demandé le retour sous la souveraineté italienne de cette zone B dont les Yougoslaves ne sont, juridiquement, qu'administrateurs pour le compte de l'O. N. U., les dirigeants de Belgrade lui ont répondu qu'il ne tenait compte ni de la réalité des faits, ni du vœu des populations, ni de la leçon de la lutte de libération nationale contre le fascisme.

Entre les engagements qu'ils ont pris à l'égard de l'Italie et leur désir de ménager Tito, dans le secret espoir de le rallier au front occidental, les Alliés se trouvent, en face de cette question de Trieste, dans une situation assez fausse. Ils l'ont prouvé en remettant au gouvernement de Belgrade une protestation formulée en termes si discrets que Rome y a vu une reculade, voire l'abandon virtuel de la déclaration du 20 mars 1948, qui prévoyait la restitution du territoire de Trieste à l'Italie...

LE PROBLÈME RELIGIEUX

Nous avons dit plus haut que sur le plan social il n'existait pratiquement aucune distinction à faire entre la Yougoslavie de Tito et les pays soumis aux directives du Kominform.

Il en va exactement de même en ce qui concerne les rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Au point de vue confessionnel, la Yougoslavie compte trois communautés : orthodoxes, catholiques, musulmans. Les catholiques représentent 37 % de la population totale ; ils constituent l'immense majorité en Slovénie et en Croatie (*regnum Croatiæ catholicissimum,* disait-on autrefois).

Quand Tito — qui était alors l'homme lige de Moscou — prit le pouvoir il déchaîna contre l'Eglise catholique une violente persécution, dont la plus illustre victime fut l'archevêque de Zagreb, Mgr Stepinac, condamné à seize années de détention.

On pouvait croire qu'il agissait alors sur le même mot d'ordre que les gouvernements des autres « démocraties populaires » : dans un terrain qui lui était hostile, l'athéisme marxiste ne pouvait s'implanter que par la violence.

Mais lorsque Tito eut rompu avec le Kominform les milieux catholiques entrevirent la possibilité d'une détente. Leur illusion ne fut pas de longue durée. En novembre 1948 le vice-président du Conseil Neskovitch proclame que « la lutte contre le clergé réactionnaire (entendez : hostile au communisme) exige du Front national des efforts exceptionnels et même des méthodes exceptionnelles ».

Sans doute la phase sanglante et spectaculaire des persécutions était passée. Mais la politique religieuse du gouvernement de Belgrade n'en garda pas moins comme objectif la complète déchristianisation du pays. Arrestations, expulsions, confiscations se multiplièrent en Croatie et en Slovénie pour mettre le clergé dans l'impossibilité de remplir sa mission. Une circulaire secrète de la police d'Etat rangeait ce clergé en trois catégories : les « activistes », adversaires irréductibles du marxisme, à fusiller en cas de crise ; les prêtres non combatifs, mais peu sûrs, à diriger sur des camps de concentration en Serbie ; les « inoffensifs », à surveiller.

En attendant, tout est mis en œuvre pour paralyser l'exercice du culte. Non seulement les allocations de l'Etat ou des communes sont supprimées, mais encore les quêtes sont interdites, les troncs, enlevés des églises. Inutile d'ajouter que la misère de la population l'empêche de venir en aide à ses pasteurs. « Le temps des parasites et des inutiles est révolu », répètent les autorités aux paysans.

Le dépeuplement des couvents se poursuit à un rythme inexorable. Les Salésiens ont été expulsés de Slovénie. Dans le district de Maribor les Sœurs de Sainte-Marie-Madeleine ont été renvoyées dans leur famille et leurs domaines, convertis en kolkhozes. Les Lazaristes ont été chassés ; les chanoines de Maribor, privés de leur domicile, logent presque tous sous le toit de l'évêque. A Bled, la petite église de Sainte-Marie-au-Lac, but de pèlerinage depuis le XIIIe siècle, a été désaffectée. En Croatie, les Sœurs ont été renvoyées des hôpitaux. A Sarajevo, capitale de la Bosnie, les Sœurs de Saint-Joseph, à Mostar, capitale de l'Herzégovine, toutes les religieuses ont été dispersées ; leurs maisons mères ayant été fermées, beaucoup d'entre elles ont été obligées de se séculariser.

Bien que la Constitution fédérale proclame (article 25) la liberté de conscience et la liberté du culte, l'administration entrave par tous les moyens l'une et l'autre. Les sacrements (baptême, mariage religieux) donnent lieu à des perceptions de taxes. Les officiers, sous-officiers et soldats ne peuvent remplir leurs devoirs religieux sans s'exposer à des brimades. En principe, l'enseignement confessionnel est donné à l'école, mais bien peu de prêtres peuvent l'y assurer. A Zagreb, par exemple, où il y a dix-sept écoles moyennes ou supérieures, quatre prêtres seulement y ont accès. Dans nombre de bourgs ou de villages cet accès leur est purement et simplement refusé. La religion étant déclarée « antiscientifique et antiprogressive », les étudiants qui vont à la messe s'entendent déclarer par leurs maîtres que leur attitude est « antisocialiste ».

En revanche toute une jeunesse est élevée dans la haine de l'Eglise. Sept cent soixante-treize universités populaires prêchent l'idéologie marxiste et préparent une génération d'athées.

Le triomphe du matérialisme marxiste est-il pour autant assuré ?

Il est permis d'en douter, à en juger par les foules qui se pressent les jours de fête dans les églises et par le renouveau des vocations. On prie en public pour Mgr Stepinac, vénéré comme un confesseur de la foi. La persécution élimine les tièdes, mais fortifie les convictions bien trempées. C'est toute l'histoire de l'Eglise.

LA SITUATION MILITAIRE EN INDOCHINE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Pour la première fois depuis décembre 1946, les Vietminh ont attaqué, en de véritables petites batailles rangées, l'armée française en Indochine. A vrai dire, il y avait presque un an déjà que la radio ennemie saturait l'atmosphère des promesses d'une contre-offensive générale qui devait chasser définitivement les Français. Après l'arrivée des communistes chinois sur la frontière tonkinoise, ce programme vietminh était complété par une mobilisation — elle aussi générale. Puis, tout récemment, comme dans une sorte de progression bien étudiée, commencèrent les semaines de la vengeance. Devant ce déploiement d'effets, tant oratoires que militaires, la grande presse parisienne crut à une véritable irruption vietminh. Que s'était-il donc passé en réalité ?

Il est certain que depuis la fin de l'année dernière le Vietminh a modifié assez profondément sa tactique. C'est ainsi qu'il rassembla les guérillas en des unités plus fortes, capables éventuellement de procéder à des opérations presque dans le style classique contre notre corps expéditionnaire. Les premiers indices de la nouvelle méthode avaient été manifestes depuis trois mois en plusieurs occasions — en particulier à Cauke et à Caolang, en Cochinchine, et surtout près de Laokay, dans le Haut-Tonkin. Mais les premières expériences systématiques viennent seulement d'être entreprises dans les provinces de Travinh et de Soctrang, à 200 kilomètres à l'ouest de Saïgon. Un effectif de 2.000 à 3.000 réguliers, appuyés par des hordes de coolies, devaient balayer un dispositif français assez lâche de postes et de tours de garde. L'ennemi s'était même fixé comme objectif la capture d'une ville véritable, Soctrang, un des plus gros marchés rizicoles de l'Ouest cochinchinois. Tout le plan consistait dans la surprise, dans le brusque assaut de ces soldats en noir, bien armés, surgissant soudain des cocoteraies et des palétuviers devant les positions françaises assoupies dans la chaleur de l'avant-mousson et dans la routine des jours. Et il est incontestable que cette surprise joua, dans l'affaire de Travinh au moins. En quelques heures des tours de garde furent enlevées, des postes encerclés de toutes parts, des routes coupées, des ponts détruits pour empêcher la ruée des renforts. Et cependant la preuve fut faite que même dans des circonstances aussi favorables le Vietminh n'était pas encore de taille en rase campagne. Rapidement nos forces d'intervention donnèrent : la chasse mitrailla les concentrations, les parachutistes sautèrent devant les postes menacés et, remontant à travers l'immense lacis des rivières et des canaux, les L. S. T. débarquèrent les « crabes », engins amphibies qui, à 30 kilomètres à l'heure dans la boue et les joncs surgirent sur les arrières vietminh. Pour la première fois on eut à l'aurore, après une nuit de combats, le spectacle funèbre d'un véritable champ de bataille : les corps ennemis abandonnés, par centaines, dans les rizières, *à côté de leurs armes.* Les mêlées durèrent encore plusieurs jours. Nos colonnes pourchassaient les débris vietminh qui s'efforçaient de se camoufler dans la nature, de se mimétiser, afin de regagner la base de départ, à savoir la fameuse Plaine des Joncs.

Ainsi il était prouvé que la nouvelle tactique risquait de faire anéantir les meilleures troupes vietminh sans grand résultat militaire. Le but poursuivi était manifestement ailleurs ; avant tout il résidait dans ce mot maintenant fort à la mode : l'intoxication.

SAÏGON DANS L'ATTENTE DU GRAND SOIR

Lors du paroxysme des batailles dans les rizières l'atmosphère de l'immense cité était lourde. Chaque nuit des détachements vietminh tâtaient les postes extérieurs de l'agglomération, comme s'il s'agissait de reconnaître le dispositif de défense. Les balles traceuses tirées par les Français faisaient des feux d'artifice, et l'on s'endormait dans le bruit des mortiers. Au crépuscule éclataient les grenades — certaines sur les terrasses des cafés européens, mais combien d'autres dans la foule vietnamienne, dans les rues ou les marchés, qui tuaient indifféremment des femmes, des nha-qués, des nhos (c'est-à-dire les petits bambins aux mille métiers). La radio, les tracts, les agents du Vietminh multipliaient les appels à la violence et promettaient à tous également le « grand soir » ; on savait même que cela devait être dans la nuit du 3 au 4 avril, comme préambule aux journées d'acclamations en l'honneur des démocraties populaires (la Hongrie avait été libérée le 4 avril 1945).

INDIGÈNES PARTICIPANT AUX OPÉRATIONS.

Le programme devait être le suivant : pendant que des unités militaires de la Plaine des Joncs se lanceraient à l'assaut de la périphérie saïgonnaise, des saboteurs spécialisés, précédemment infiltrés dans la cité, feraient sauter les installations essentielles, et tout d'abord les usines électriques et les transformateurs. Alors les cellules des volontaires de la mort — chaque cellule opérant dans « sa » rue — feraient, à travers les ténèbres de la ville, du terrorisme en grand, avec la technique éprouvée des meurtres, des incendies. Ce serait un raz de marée des tueurs. Il s'agirait de tenir assez longtemps dans certains quartiers pour pouvoir entraîner la population dans une Saint-Barthélemy des Français et des baodaïstes. De plus, les agents de la sûreté vietminh pourraient profiter des circonstances pour procéder à des exécutions ou à des enlèvements d'adversaires politiques, dûment repérés.

Tout cela constituait naturellement un plan maximum, une sorte de summum. Car dans la réalité il fallait tenir compte de la police, qui avait pris ses précautions, des bataillons de Saïgon, qui étaient sur leurs gardes — sans compter les simples Français prêts à résister dans leurs villas, avec des grenades et des pistolets, jusqu'à l'aurore.

L'INTOXICATION, ARME NOUVELLE DU VIETMINH

Rien ne se produisit dans la nuit marquée et le lendemain, promis aux grèves et défilés, s'écoula dans un calme parfait. Un fiasco vietminh. Mais déjà quelques jours après reprenait la propagande ; déjà le Vietminh annonçait aux paisibles populations qu'il ne s'était agi jusque-là que de répétitions générales et de ruses de guerre, mais que les véritables désordres ne commenceraient dans les villes, et à Saïgon en particulier, qu'au début de mai. Il était recommandé à chaque citadin de faire une réserve de 40 kilos de riz et d'un kilo de sel — de quoi subsister alimentairement quatre mois en dehors des ravitaillements.

Intoxication que tout cela ? Certes oui — mais intoxication dangereuse, car elle se mêle au concret, à des cadavres possibles. Supposons qu'à une heure donnée les tueurs se mettent inopinément au travail à travers l'immense agglomé-

DES TROUPES DE CHOC DU VIETMINH SONT HORS D'ATTEINTE, RÉFUGIÉES DANS LES MONTAGNES.

ration : des Français, au milieu même de leurs occupations, seraient abattus à bout portant, avant toute réaction. Que cent de nos compatriotes soient ainsi exécutés — et ce bain de sang secouerait tout l'univers. Au Viet-Nam le blason de Ho Chi Minh serait redoré par opposition à un Bao Daï incapable de maintenir l'ordre dans sa capitale. En France, les manchettes des journaux accroîtraient la lassitude pour cette guerre lointaine et atroce, où le corps expéditionnaire commence à servir de légion étrangère pour le monde occidental. Mais, surtout, par une telle opération le Vietminh espère effrayer davantage une opinion américaine qui se révéla déjà tellement sensible lors des événements du 19 mars, quand quelques obus de mortier tombèrent à côté des navires de guerre yankees ancrés dans le port de Saïgon. Car, pour le Vietminh, il est vital d'empêcher l'aide américaine — par exemple la livraison à l'armée française des quelques centaines d'avions qui pourraient verrouiller, contre les troupes de Mao Tsé Toung, les passages de la frontière tonkinoise.

Ainsi l'intoxication est l'arme nouvelle du Vietminh : c'est par la création semi-artificielle de paroxysmes qu'il compte tenir, dans ces mois critiques où les Chinois ne sont pas encore prêts, jusqu'au grand moment de l'exécution des plans que Ho Chi Minh est probablement en train de discuter à Pékin avec Mao Tsé Toung.

L'INDOCHINE, POINT CRITIQUE DU MONDE

Depuis la fin de l'année dernière les Etats-Unis sont obligés d'admettre que l'Indochine est le litige n° 1 de l'Asie. « Ce pays, m'a déclaré un Américain, est devenu d'une importance vitale pour nous. » Mais, pris entre l'anticommunisme et l'anticolonialisme, les Etats-Unis en sont encore à chercher les critères de leur action.

Le rôle de l'Indochine dans le continent jaune, les Vietminh — comme d'ailleurs les communistes de tout l'univers — en sont pleinement conscients. De là l'acharnement de notre propre parti communiste en la matière... Mais il est surtout caractéristique que les fidèles de Ho Chi Minh, délaissant la fiction de la résistance nationaliste, ont arboré les slogans de la croisade stalinienne. Le durcissement, depuis quelques semaines surtout, a été extraordinaire. Le sens général de l'action nouvelle a été ainsi défini par l'organe de la jeunesse rouge, imprimé en zone vietminh : « La lutte signifie que le peuple vietnamien est décidé à exterminer les colonialistes français, à combattre les Américains, et à envoyer les fantoches à l'échafaud. » La radio vietminh a condensé les positions nouvelles dans les thèmes suivants :

1° Il n'est plus question de s'entendre avec les Français ou de négocier avec Bao Daï. (A chaque émission le speaker s'écrie : « Mort aux impérialistes français ! Bao Daï au poteau ! ») ;

2° Tous les commentaires débordent d'idéologie marxiste et de communisme militant. Les éloges de l'U. R. S. S. et de Staline sont devenus aussi plats que dans la presse des satellites parachevés ;

3° La propagande vietminh est maintenant basée sur l'antiaméricanisme. « A bas l'aide américaine ! », ainsi est intitulé le dernier éditorial de la radio. La conclusion en est tout aussi énergique : « L'impérialisme des Etats-Unis sera vaincu au Viet-Nam comme il le fut en Chine » ;

4° Le Vietminh prodigue des louanges aux communistes chinois, tout en leur proposant continuellement une collaboration militaire. Comme corollaire, sans doute pour les nécessités d'un futur montage, il ne cesse d'accuser l'armée française d'employer dans ses opérations des soldats nationalistes chinois — ce qui est totalement faux.

La conclusion de toutes ces propagandes est toujours la même : il s'agit de la libération de l'Asie par les communistes chinois et les Vietminh associés — le tout sous l'égide soviétique. De plus en plus il apparaît que les reconnaissances de Ho Chi Minh par Staline et Mao Tsé Toung n'ont pas été des actes gratuits ou de pure politesse. Dès maintenant on en est au stade des préparations pour la grande œuvre. Mais dans ces plans ennemis la Cochinchine n'a qu'un rôle secondaire, celui de retenir le plus de forces françaises possible. C'est au Tonkin, aussi bien dans les montagnes que dans le delta, que se jouera la partie, que se fera la vraie guerre. Mais les événements ne sont pas encore mûrs : jusqu'à l'époque fatidique il faut que le Vietminh puisse tenir. De là cette tactique étrange où l'intoxication se mêle au systématisme des attentats et des « coups » militaires — tactique en somme d'obstruction et de camouflage pour empêcher les Français de profiter de leurs avantages actuels, et aussi de se préparer.

LE TONKIN EST LA CLÉ DE L'INDOCHINE

Le malheur pour le Vietminh fut que les communistes chinois donnèrent la priorité à l'est, contre Tchiang Kai Chek, qui, de son réduit de Formose, étouffait toute la côte chinoise et, par contre-coup, les villes, les ports, tout le pays. Le généralissime vaincu prenait presque immédiatement sa revanche dans la famine et les dévaluations de ses adversaires, qui contre lui étaient impuissants. Ils réussirent tout juste, à coups de jonques, à prendre pied dans l'île nationaliste de Hai-Nan. Mais contre les avions et les destroyers de Tchiang Kai Chek, qui imposaient un blocus asphyxiant, presque mortel, il fallut que Mao Tsé Toung implorât Staline. Maintenant les appareils soviétiques sont à pied d'œuvre sur les aérodromes de Changhaï. Et bientôt va commencer une nouvelle guerre du ciel — celle des aviateurs russes contre les pilotes nationalistes, probablement renforcés de volontaires américains dépendant du fameux général Chennault.

Le Sud, c'est-à-dire les provinces du Kouang-Toung, du Kouang-Si et même du Yunnan, fut négligé : l'urgence était ailleurs. Les communistes se contentèrent de maintenir sur la frontière, en face des postes français, quelques unités. Les rapports furent corrects de part et d'autre. Les échanges frontaliers reprirent. Et il arriva même que dans les montagnes sauvages et les forêts étouffantes de cette Chine méridionale se développèrent avec une rapidité étonnante les guérillas nationalistes, formées de tout un bric-à-brac de mécontents : anciens soldats de Pai Chung Si, anciens brigands mal « rééduqués », et même d'anciens communistes désillusionnés. Avant de repartir pour une nouvelle étape vers les riches deltas du Sud-Est asiatique, les communistes chinois se trouvent d'abord devant l'impérieuse nécessité de remettre de l'ordre chez eux, surtout dans les provinces du Sud — tumultueuses, féodales et pauvres de toute éternité.

Aussi, les mois derniers, le Vietminh fut réduit à lui-même. Il devait alors lui arriver ce nouveau « malheur » — à savoir la perte de tout le delta tonkinois, c'est-à-dire du garde-manger, des usines et de la main-d'œuvre — ces six millions de nhaqués qui faisaient la base essentielle de sa force. En effet l'armée française, renonçant à poursuivre l'infructueuse stratégie dite d'enveloppement (s'emparer de toute la périphérie montagneuse pour étouffer le delta), se mit à occuper progressivement toute la plaine. La partie purement militaire fut relativement aisée à cause de l'accueil favorable des nha-qués, las de quatre années de domination vietminh. Dès lors les gens de Ho Chi Minh furent refoulés dans les montagnes. Ils n'avaient pas à y redouter une destruction militaire. Ils avaient pu y transporter leurs fabriques d'armement. Mais ils étaient condamnés à la portion congrue, à la maladie et à l'isolement — à la dégradation de tout l'appareil du parti. Rapidement même la famine a commencé ses effets dans le Nord-Annam et la partie vietminh du Haut-Tonkin.

Et cependant, en cette extrémité — peut-être à cause de cette extrémité — devait commencer l'exécution des plans rouges. Le programme débuta par une reconstitution routière, ce qui permet de préjuger l'importance des desseins communistes pour l'avenir. Les avions français de reconnaissance signalèrent que toutes les voies de communication existant entre Ha-Giang et Cao-Bang — c'est-à-dire dans la région vietminh du Haut-Tonkin qui borde la frontière — étaient refaites à force de coolies, en vue d'un trafic par camions. On apprit bientôt que du côté chinois était accompli un travail analogue : bientôt existera donc un véritable réseau routier à cheval sur la Chine communiste et le Haut-Tonkin vietminh. Déjà sont arrivés à Ha-Giang quelques convois d'armes. Mais en tout cela il ne s'agit que d'un début, d'une sorte de préambule matériel. On sent bien que la machinerie rouge n'est pas encore montée pour la grande partie de l'expansion.

Cependant le Vietminh sera rapidement dans une situation tragique s'il ne reconquiert pas au moins une partie du delta tonkinois. Sans doute essaiera-t-il quelques contre-attaques vio-

A Saigon, le Vietminh entretient une atmosphère de crainte et de violence par des émeutes, des attentats, et une active propagande.

UN PARTISAN COCHINCHINOIS MONTANT LA GARDE DEVANT DE PRIMITIFS CHEVAUX DE FRISE.

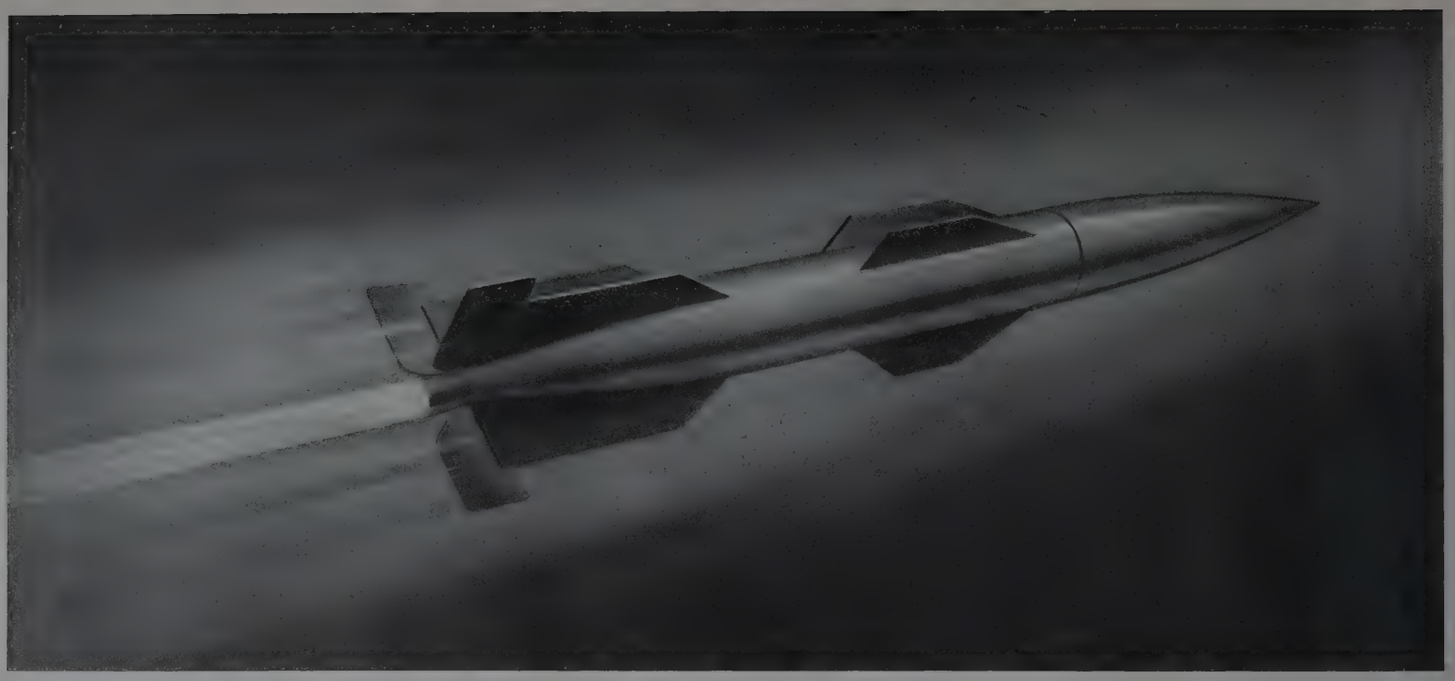
LES COMBATTANTS ONT A VAINCRE DE NOMBREUSES DIFFICULTÉS. ON VOIT ICI UN « PONT DE SINGE ». LES COMBATS ONT LIEU DANS DES TERRAINS DÉTREMPÉS, MARAIS OU RIZIÈRES COUPÉS DE CANAUX.

lentes. Mais ira-t-il jusqu'à engager dans la plaine les vingt bataillons de choc qui réussirent presque autrefois à interdire aux Français la fameuse RC4 entre Lang-Son et Cao-Bang, et qui sont actuellement hors d'atteinte dans les montagnes ? Car ces troupes, même réarmées par les Chinois, risqueraient fort d'être détruites dans une grande bataille en rase campagne, dans le delta, contre les forces françaises. Il est probable que le Vietminh devra attendre, pour une telle action, que les communistes chinois soient eux-mêmes en état d'apporter un appui plus considérable — et même d'y participer, ouvertement ou secrètement.

IL EST NÉCESSAIRE D'AGIR RAPIDEMENT

On dispose donc de quelques mois — même si ce sont des mois fiévreux et tendus — pour achever deux tâches essentielles. Il faut que S. M. Bao Daï puisse enfin constituer un gouvernement fort et résolu. Il faut que les Etats-Unis se décident à mettre en œuvre les moyens nécessaires à une politique d'arrêt du communisme. Et tout d'abord ils doivent fournir à notre corps expéditionnaire chargé d'endiguer la masse chinoise un armement en rapport avec cette gigantesque mission. Si ces conditions sont remplies dans les semaines prochaines, alors on pourra espérer.

LES « CRABES » AMPHIBIES ÉVOLUANT A 30 KILOMÈTRES A L'HEURE DANS LA BOUE ET LES JONCS SONT LES PRÉCIEUX AUXILIAIRES DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.



LE TYPE DE L'ENGIN DE BOMBARDEMENT INTERCONTINENTAL « CLASSIQUE » RESTE CELUI QUE L'ON DÉRIVERAIT D'UNE V-2 PAR L'ADDITION D'UNE VOILURE A TRÈS FAIBLE ALLONGEMENT, COMME LE « WASSERFALL » QUE REPRÉSENTE LE DESSIN ET QUE LES TECHNICIENS ALLEMANDS ALLAIENT SORTIR EN SÉRIE EN 1945.

SOUCOUPISTES ET ANTISOUCOUPISTES

par CAMILLE ROUGERON

DEPUIS près de trois ans que les premiers observateurs ont signalé l'apparition de soucoupes volantes, les « antisoucoupistes » l'ont emporté longtemps sur les « soucoupistes ». La commission d'enquête instituée aux Etats-Unis avait examiné plus de deux cents cas, étudié tous les témoignages relatifs à chacun et concluait formellement à la non-existence des soucoupes.

Mais depuis quelques semaines les apparitions se multiplient. Il n'est guère de pays où l'on n'en signale. Les aviateurs partent à leur poursuite, croient les rejoindre, et les voient finalement s'échapper derrière un nuage ou dans l'infini des cieux. Telle ville mexicaine en aperçoit sillonnant les nues par centaines. Sur tel lac italien les riverains réunis contemplent pendant des heures une soucoupe immobile. Des cinéastes viennent même d'en filmer une.

Les aérodynamiciens les plus réputés s'en mêlent. Le commandant Mac Laughlin, qui avait observé au théodolite, en avril 1949, la soucoupe de White Sands, avait déduit des mesures son diamètre, 35 mètres, et sa vitesse, 9.000 mètres par seconde. Cette performance lui avait fait conclure à son origine extraterrestre. Aujourd'hui il en reconstitue les plans, que publient les journaux, et étudie leur mode de propulsion. Le professeur Giuseppe Belluzzo, un aérodynamicien italien réputé, révèle que le nouvel engin est une arme secrète italienne présentée dès 1942 à Mussolini et à Hitler ; il indique des caractéristiques et des performances qui expliqueraient son apparition simultanée en des régions aussi éloignées. « Il n'y a absolument rien de martien ou de surnaturel, affirme-t-il, dans les disques volants, qui ne constituent que l'application la plus rationnelle des techniques récemment mises au point. »

Mais le triomphe le plus récent des « soucoupistes » est le demi-aveu qu'ils viennent d'arracher à celui qu'ils croient être le responsable, et qui ne serait autre que la marine américaine. Les recherches du très sérieux *U. S. News and World Report* ont établi que dès 1942 l'aviation navale avait commandé à un constructeur un prototype voisin de la soucoupe et que les études se poursuivaient. Un des porte-parole de la marine a dû reconnaître cette paternité, et s'il affirme qu'on ne procède actuellement à aucune expérience ses déclarations ont paru suffisamment nuancées pour qu'un doute subsiste.

LE trouble répandu par ces affirmations contradictoires émanant de personnes dont il est difficile de mettre en doute le sérieux tient à ce que ces engins ne dépassent pas la limite des réalisations permises à l'homme dans l'état présent de sa technique. On sait que les Etats-Unis notamment étudient depuis des années les engins radioguidés transcontinentaux. Des déclarations officielles ont même donné l'année 1950 comme date des premiers essais. Ne doit-on pas établir un lien entre ces prototypes aux formes encore inconnues et les apparitions qui les devancent ?

Les caractéristiques attribuées aux soucoupes volantes, comme la voilure circulaire, la rotation sur elle-même, les possibilités d'envol et d'atterrissage à la verticale qui résultent de l'observation d'engins restant immobiles, ne contredisent pas les données les plus récentes de l'aérodynamique.

La voilure circulaire n'est qu'un cas particulier des voilures à très faible allongement, dont l'étude, avant guerre, avait montré que leurs qualités aérodynamiques n'étaient pas si mauvaises qu'on aurait pu le craindre, aux vitesses modérées alors envisagées. L'étude des engins transsoniques et supersoniques donna au cours de la guerre une actualité nouvelle à ce type de voilure ; on découvrit en effet que ces formes réduisaient la traînée à l'approche de la vitesse du son. C'est de cette époque que datent les projets de disques volants du professeur Belluzzo. Mais d'autres voilures, trapézoïdales ou triangulaires, convenaient également ; elles ont été préférées par les techniciens allemands pour leurs engins spéciaux. La voilure circulaire n'est donc pas une erreur. Avec les types de moteurs dont on dispose elle pourrait voler à une vitesse supérieure à celle du son. Mais, à en juger par ce qu'on sait des dernières recherches américaines, la préférence serait encore donnée aux solutions allemandes d'engins à fuselage, avec voilures trapézoïdales ou triangulaires.

Si l'on retient la voilure circulaire, convient-il de la faire tourner sur elle-même, comme l'avait prévu le professeur Belluzzo et comme certains affirment l'avoir noté sur les soucoupes qu'ils ont observées ? Le mouvement de rotation, par la stabilisation gyroscopique qui en résulte, est indispensable au lancement à grande distance d'un disque ou d'une pierre plate. Sans rotation le projectile serait instable et basculerait sur lui-même, comme on le voit faire d'un bâton qu'on lance et qui n'atteint pas, de loin, la portée d'un javelot empenné et stable. Mais, si le disque est dirigé à distance au cours d'un voyage de longue durée, sa mise en rotation n'apparaît pas davantage être un progrès par rapport à la stabilisation classique et au contrôle gyroscopique à servo-moteurs en usage sur les V-2 et les engins dérivés.

La sustentation sans vitesse, qui permettrait l'envol et l'atterrissage à la verticale, était l'une des caractéristiques que cherchait à obtenir la marine américaine en commandant à Chance-Vought l'avion XF5U-1 qui a servi de base à l'article de l'*U. S. News and World Report*. Les travaux de M. Zimmerman, qui expérimenta un modèle réduit en planeur avant la construction de l'appareil définitif, portaient effectivement sur des voilures vaguement circulaires, qualifiées à l'époque de « crêpes volantes ». Le XF5U-1 était la première application militaire de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'avion convertible », décollant ou atterrissant comme un hélicoptère et naviguant comme un avion. Ce type d'appareil est actuellement étudié aux Etats-Unis dans d'autres formules. Il est hors de doute qu'il sera réalisé dans quelques années, en mettant à profit les progrès continuels de la turbine à gaz et de la fusée. Mais là encore la voilure circulaire n'ajoute rien aux possibilités de réalisation. Le décollage et l'atterrissage à la verticale, qui pouvaient avoir leur intérêt pour une aviation embarquée au moment où l'U. S. Navy commandait son prototype à Chance-Vought, n'ajoutent d'ailleurs rien aux autres performances de la soucoupe volante employée comme bombardier stratégique.

LES engins intercontinentaux verront certainement le jour dans un avenir rapproché. Ressembleront-ils à ceux que croient apercevoir des observateurs trop pressés ? C'est peu probable.

N'en concluons pas que les apparitions de soucoupes volantes n'auront pas joué un grand rôle dans la sortie des engins attendus. L'opinion publique aura rappelé par ce moyen à des techniciens et à des dirigeants militaires qui s'attardaient dans la construction et l'emploi d'un matériel aéronautique périmé l'échéance des cinq années qu'ils s'étaient accordées, au lendemain de la guerre, pour faire aboutir le vaste programme dont l'étude était déjà très avancée en Allemagne. Les résultats obtenus par l'émotion de l'opinion mondiale dépasseront certainement les quelques centaines de millions de dollars de crédits supplémentaires que le Congrès américain se propose d'accorder à l'U. S. Air Force, sinon pour faire des soucoupes, du moins pour s'en préserver.

L'AVISO « LAPÉROUSE » VOGUANT PAR MER HOULEUSE. SUR LE PONT, CANOTS ET MATÉRIEL LOURD.

DANS L'EXTRÊME SUD DE L'OCÉAN INDIEN, LOIN DE TOUT CONTINENT, SURGISSENT LES ILES KERGUÉLEN.

CETTE PLAQUE APPOSÉE EN 1949 RAPPELLE LE PASSAGE DE LA MISSION DANS L'ARCHIPEL DES CROZET.

DE RETOUR DES ILES KERGUÉLEN

PAR E. AUBERT DE LA RÜE

M. E. Aubert de la Rüe, qui, à deux reprises déjà, en 1928-1929 et en 1931, séjourna pendant plusieurs mois aux îles Kerguélen, accompagné de M^me^ Aubert de la Rüe, pour y poursuivre des recherches scientifiques, a participé comme géologue à la mission organisée par le ministère de la France d'outre-mer, que dirige actuellement M. Pierre Sicaud, administrateur en chef des colonies. Revenu en France depuis peu, il donne aux lecteurs de « France-Illustration » un aperçu de ce curieux archipel et des travaux effectués par la mission chargée d'affirmer la présence française sur cette terre australe.

MEMBRES DE LA MISSION PIERRE-SICAUD AVEC DES OFFICIERS DU « LAPÉROUSE ». PHOTOGRAPHIE PRISE LE 15 JANVIER 1950 A PORT-AUX-FRANÇAIS.

Aux antipodes de Terre-Neuve, dont il reproduit assez fidèlement les contours capricieux, surgit l'archipel de Kerguélen, solitaire dans l'extrême sud de l'océan Indien, à des milliers de kilomètres de tout continent.

Découvertes en 1772 par le navigateur breton dont elles perpétuent le nom, ces îles désertes ne furent visitées pendant plus d'un siècle que par des expéditions étrangères, les unes scientifiques, les autres, beaucoup plus nombreuses, organisées par des Américains de la région de New-London. Ceux-ci ne craignaient pas d'entreprendre à bord de petits voiliers de dangereuses mais fructueuses campagnes dans ces parages perdus et tempêtueux, chassant ces phoques pacifiques et monstrueux que sont les éléphants de mer et qui fournissaient l'huile servant à l'éclairage avant l'emploi du pétrole.

LA PRÉSENCE FRANÇAISE AUX ILES KERGUÉLEN

La France reprit officiellement possession du groupe en 1893, à l'occasion du voyage de l'aviso *Eure*, et en accorda la concession aux frères Bossière, du Havre. Ceux-ci fondèrent la Compagnie générale des îles Kerguélen et firent de louables efforts pour mettre celles-ci en valeur. Ils tentèrent plusieurs essais, malheureusement infructueux, pour y acclimater des moutons, et s'entendirent avec des Norvégiens pour y chasser la baleine. Ces derniers fréquentèrent pendant de longues années l'archipel, délaissant d'ailleurs finalement les cétacés pour les éléphants de mer, dont le lard convient également à la fabrication d'huiles alimentaires. Une filiale de la Compagnie des îles Kerguélen, Pêches australes, participa de même à ces campagnes avec son propre navire-usine à partir de 1926, les suspendant en 1931, les cours de l'huile de phoque ne permettant plus d'aussi lointaines expéditions.

Depuis, les Kerguélen, qui venaient de connaître quelques périodes d'occu-

pation permanente avec les stations de Port-Jeanne-d'Arc et de Port-Couvreux, tombées aujourd'hui en ruine, retrouvèrent leur solitude. Le rapide voyage de l'aviso *Bougainville*, en 1931, auquel avait pris part le professeur Jeannel, du Muséum, était le dernier geste fait par la France pour confirmer sa souveraineté sur l'archipel.

Telle est, en quelques lignes, l'histoire de cette possession australe où la mission partie en octobre dernier vient de renouveler la présence de la France, au moment où l'Union Sud-Africaine et l'Australie manifestent un vif intérêt pour les terres subantarctiques. Elles sont en effet de précieuses bases pour l'installation de stations météorologiques, mais une seule : les Kerguélen, est susceptible de servir un jour utilement de relais, quand fonctionnera la ligne aérienne directe entre ces deux continents.

On se fait souvent des Kerguélen une idée erronée. Ces îles, malgré leur éloignement, ne sont pourtant plus tout à fait inconnues, mais certains des articles que la presse leur consacre de loin en loin entretiennent une fâcheuse confusion à leur égard.

Les Kerguélen réunissent quelque trois cents îles, qui se pressent autour d'une terre principale mesurant près de 150 kilomètres de longueur sur 120 de largeur, l'ensemble occupant une superficie d'environ 6,500 kilomètres carrés, soit celle d'un grand département français.

Le pays offre une configuration montagneuse très accidentée, avec de grands plateaux morcelés où s'ouvrent de profondes vallées et dominés par des sommets perpétuellement enneigés qui approchent et dépassent souvent 1.000 mètres, atteignant leur point culminant au mont Ross (1.960 mètres), pic glacé vraiment grandiose. Seule l'extrémité orientale de la grande terre possède de vastes étendues basses et plates.

Offrant aux navires d'excellents abris, des baies spacieuses et de longs fjords sauvages et tristes s'avancent profondément à l'intérieur des terres, où parviennent des rivières et des torrents sans nombre aux eaux limpides, qu'alimentent des névés et des chapelets de lacs.

LES GORFOUS, DONT ON VOIT CI-DESSUS DEUX SPÉCIMENS, SONT LES PLUS PETITS DES TROIS ESPÈCES DE MANCHOTS QUI PEUPLENT LES KERGUÉLEN.

MANCHOTS ROYAUX ET ÉLÉPHANTS DE MER SUR LA PLAGE DE LA BAIE DU MARIN, A L'ILE DE LA POSSESSION, DANS L'ARCHIPEL DES CROZET (1949).

DE VÉRITABLES HÉCATOMBES D'ÉLÉPHANTS DE MER ONT EU LIEU, ET POUR PRÉSERVER CES ANIMAUX IL A FALLU SUSPENDRE LES CAMPAGNES DE CHASSE.

Compris entre les 48° et 50° parallèles, le groupe se trouve sous une latitude comparable à celle de la France, mais son climat n'a rien de semblable, se rapprochant beaucoup plus de celui de l'Islande. L'influence de l'Antarctique se fait sentir, se traduisant par des étés sans chaleur, au point que les mois les plus chauds, janvier et février, n'atteignent pas 7 degrés de moyenne. L'hiver, prolongé, n'est cependant pas très rigoureux, et si les eaux de l'océan qui baignent les côtes, charriant parfois des icebergs polaires, ne gèlent jamais, du moins sont-elles toujours glaciales. Avec les basses températures de l'été, ce sont surtout la constance des vents d'ouest et leur violence qui impriment au pays sa physionomie si nue et désolée, ainsi que l'action érosive exercée par la calotte glaciaire qui submergea tout le pays et dont il subsiste encore d'importants témoins dans l'ouest, où plusieurs glaciers parviennent jusqu'à la mer.

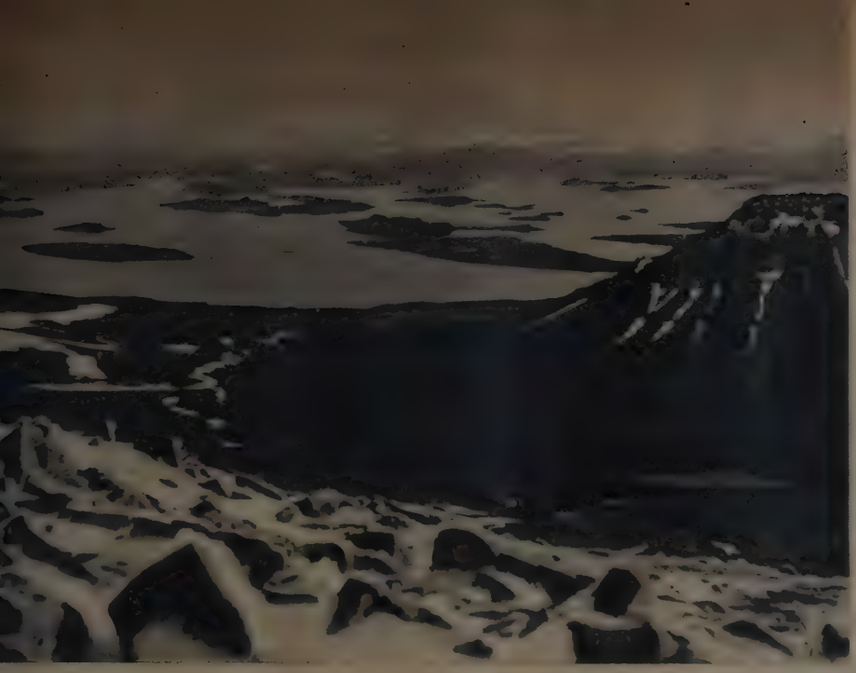
Les rigueurs du climat interdisent la croissance des arbres et ne permettent qu'une rare et terne végétation, d'un caractère très spécial, dont le plus singulier représentant est le fameux chou de Kerguélen. Cantonnée dans les parties basses, elle ne parvient même pas à les recouvrir entièrement, laissant à nu de grands espaces rocailleux, domaine des seuls lichens. La végétation sous-marine rachète par son exubérance la pauvreté de la flore terrestre, et toutes les côtes, découpées à l'extrême et se développant sur près de 1.500 kilomètres, montrent une étonnante profusion d'algues dont les rubans démesurés envahissent des baies entières.

Tout un monde d'oiseaux de mer peu farouches peuplent les côtes de l'archipel, que fréquentent également, pendant l'été, des troupeaux d'éléphants de mer auxquels la suspension des campagnes de chasse, qui étaient de véritables massacres, a permis de se régénérer quelque peu.

Ainsi se présente le territoire où s'est installée pour quelques mois la Mission des îles Kerguélen, qui comprenait quinze membres. Transportée sur l'aviso hydrographe *Lapérouse*, elle quitta Diégo-Suarez, à Madagascar, le 23 novembre, en route pour Durban et l'archipel des Crozet, où elle s'arrêta le 8 décembre à l'île de la Possession, parvenant à destination le 11 du même mois.

LES ILES, FUTURE BASE AÉRIENNE INTERCONTINENTALE

Le choix d'un emplacement favorable pour l'établissement d'un aérodrome, l'un de ses principaux objectifs, qui ne pouvait se rencontrer que dans les plaines orientales de l'archipel, conduisit la mission à établir sa base sur la côte sud de la péninsule Courbet, bien abritée à l'intérieur du golfe du Morbihan. De rapides reconnaissances de cette péninsule permirent de découvrir une petite baie non signalée, accessible aux embarcations à moteur, offrant un excellent point de débarquement en même temps qu'un site favorable pour élever le camp. Secondé par l'équipage du *Lapérouse*, le personnel de la



EN HAUT, PANORAMA DES ILES QUI ENCOMBRENT LE FOND DU GOLFE DU MORBIHAN, AVEC, DANS LE LOINTAIN, LES SOMMETS NEIGEUX DU MONT WERTH, QUI ATTEIGNENT ENVIRON 1.000 MÈTRES. DESSOUS, CONSTRUCTION DES BARAQUEMENTS DE L'ÉTABLISSEMENT DE PORT-AUX-FRANÇAIS A LA FIN DE DÉCEMBRE 1949. AU FOND, LES SOMMETS DE LA PÉNINSULE POINCARÉ. CI-CONTRE, A GAUCHE, UN PAQUET D'ALGUES APPELÉES LAMINAIRES, QUI SE DÉVELOPPENT AVEC UNE ÉTONNANTE PROFUSION ET DONT LES RUBANS, QUI SONT D'UNE LONGUEUR DÉMESURÉE, ENVAHISSENT LES BAIES COTIÈRES.

LES PLATEAUX BASALTIQUES MORCELÉS QUI ENTOURENT PORT-HOPEFUL.

mission procéda au déchargement d'un imposant matériel pesant environ 130 tonnes. Le 28 décembre tout était à terre sans le moindre incident et le camp, comprenant plusieurs baraquements préfabriqués, ne tardait pas à s'édifier. Le 2 janvier 1950 M. l'administrateur en chef Sicaud pouvait procéder, en présence du capitaine de frégate B. de Dinechin, commandant du *Lapérouse*, à l'inauguration de Port-aux-Français — le nouvel établissement des îles Kerguélen. De nombreux aménagements restaient cependant à terminer, car la station, pourvue d'une installation de radio et qui compte huit bâtiments, devait être construite d'une manière suffisamment solide pour avoir un caractère permanent. Elle est appelée à devenir, en effet, sans doute dès le prochain été austral, un petit centre administratif où logeront notamment le personnel du poste météorologique et les opérateurs de radio.

Port-aux-Français offre par sa situation d'incontestables avantages, mais ses alentours, loin d'avoir le pittoresque de tant d'autres points de l'archipel, sont d'une désolante monotonie. L'immense plaine doucement ondulée de la péninsule Courbet, avec ses étendues stériles de cailloutis abandonnés par les anciens glaciers, évoque souvent bien plus la steppe africaine qu'une terre australe. Toutefois, les lointains sommets neigeux et glacés qui limitent l'horizon un peu de toutes parts, les soudaines bourrasques qui même en été peuvent s'accompagner de neige et de grésil, un ciel généralement nuageux, les colonies voisines de manchots et de cormorans et la proximité un peu encombrante de nombreux phoques bruyants et malodorants suffisent à restituer à Port-aux-Français l'ambiance spéciale des Kerguélen.

Sans anticiper sur les résultats finals de l'expédition, qui ne manquera pas de réunir une précieuse documentation, l'étude de chaque question étant confiée à un spécialiste, je crois pouvoir dire que certains de ses buts sont déjà atteints. Des terrains plats parfaitement dégagés, susceptibles d'être aménagés en aérodromes, ont été reconnus. Des observations météorologiques très complètes, précieuses pour la connaissance de la circulation générale de l'atmosphère dans l'hémisphère austral, sont en cours depuis le mois de décembre. Si aucune trace d'expéditions clandestines de chasse aux phoques n'a été relevée, du moins avons-nous pu constater, à diverses inscriptions laissées par des marins, que de nombreux navires étrangers ont fréquenté les Kerguélen durant ces dix années, montrant qu'il était grand temps pour la France de ne pas se désintéresser davantage de ce territoire.

Les recherches géologiques et de sciences naturelles m'incombaient. Complétant mes observations antérieures, elles ont confirmé, en l'absence de toute manifestation actuelle d'activité, l'origine volcanique relativement récente de la plus grande partie du pays. C'est là évidemment un facteur peu encourageant en ce qui concerne la prospection du sous-sol. A défaut de substances minérales exploitables, ces îles possèdent quelques très beaux minéraux, la plupart sans valeur commerciale, que bien des musées seraient heureux de posséder. Leur intérêt scientifique n'est donc pas négligeable.

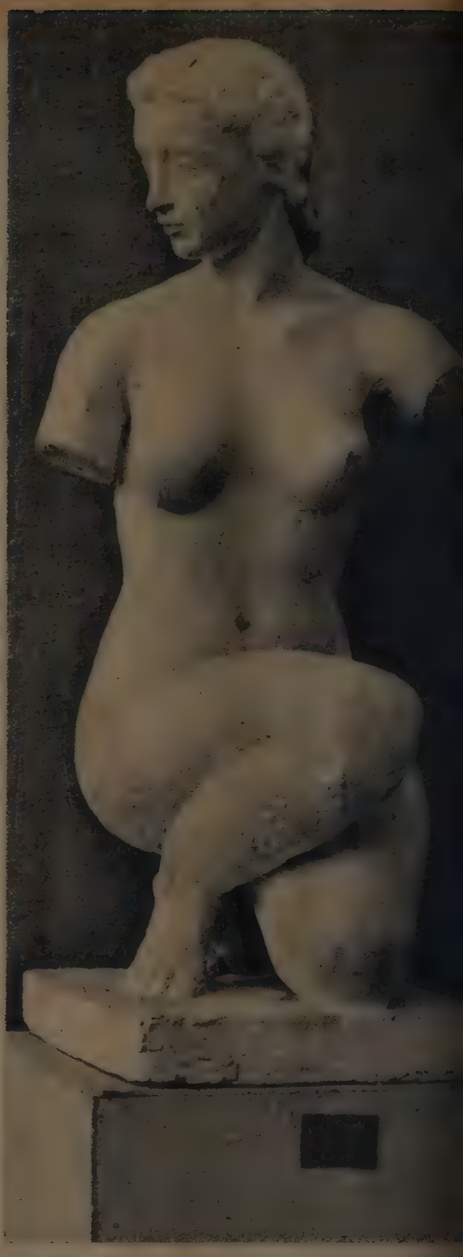
En l'absence de ressources minières, les Kerguélen offrent-elles d'autres ressources économiques ? Les possibilités agricoles sont nulles, mais l'élevage du mouton, dont les essais passés furent peu concluants, pourrait être repris, de façon plus rationnelle, en certains secteurs privilégiés. La mer réserve peut-être certaines perspectives nouvelles, non du côté de la pêche, poissons et crustacés étant inexistants, ni de la chasse aux éléphants de mer, voués à une extinction rapide si elle se pratiquait sur une grande échelle, seule susceptible d'être rémunératrice, mais bien du point de vue des algues marines, inépuisables et dont la technique moderne doit permettre d'extraire de nouveaux textiles synthétiques.

Laissant à ses travaux la mission largement pourvue de vivres et aussi confortablement installée qu'on peut l'être sur une île déserte, son chef, M. Sicaud, l'ayant organisée de la façon la plus efficiente, le *Lapérouse*, ses levés hydrographiques terminés, quittait les Kerguélen le 16 janvier dernier, en direction de l'île de la Nouvelle-Amsterdam et de Madagascar.

Photographies Aubert de la Rüe.

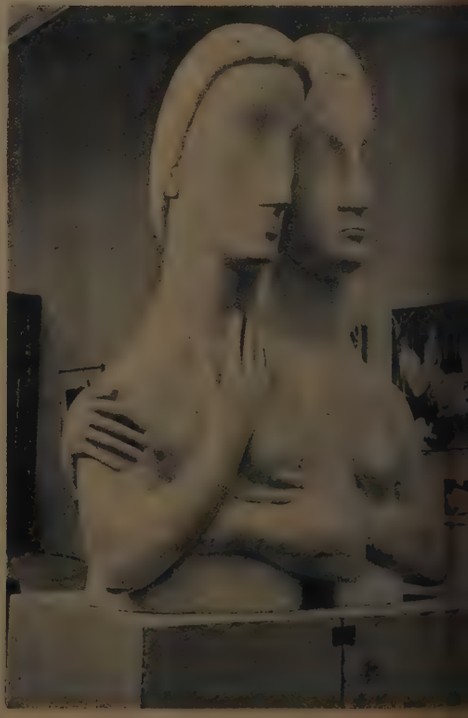
QUIZET. « PAYSAGE. »

ROHNER.
« LES MOISSONNEURS. »



TESSA. « JEUNE FILLE » (SCULP

ROUSSEAU. « LES DEUX AMIES » (SCULP



LE SALON DES INDÉPENDANTS

S'IL était encore parmi nous, Raymond Lécuyer vous eût dit avec sa sûre autorité et son équité bienveillante ce qu'il faut distinguer t retenir parmi les deux mille et quelques œuvres ssemblées en ce Salon. Pour le promeneur que on désir de s'informer de l'art contemporain ntraîne au Grand Palais il reste surtout le ouvenir d'une promenade lassante. Vraiment, les onditions ne sont pas favorables. Comment n'être as fatigué par ces kilomètres de galeries au ong desquelles miroitent et racerochent des toiles, es toiles, des toiles !... L'œil demande grâce, les ambes aussi. Et l'on s'en va emportant l'impresion d'ensemble d'une monotone médiocrité.

Bien sûr, on ne peut espérer tomber à chaque ètre sur un chef-d'œuvre. Et puis, tel qu'il est, elle que sa formule veut qu'il soit, ce Salon n'est eut-être pas beaucoup plus mauvais qu'un autre, tant entendu que la peinture et la sculpture 'ont rien à gagner à ces exhibitions massives. Du moins pourrait-on essayer d'en faciliter la isite. Or deux doctrines se sont heurtées cette nnée. L'une voulait que les œuvres fussent grouées par tendance — ce qui conférait à leur présentation une certaine logique et aidait à s'y reconnaître. Mais de nombreux exposants, épris d'une justice sans nuances, ont fait prévaloir, pour une bonne part du Salon, le placement par ordre alphabétique.

Personne assurément n'y trouve son compte. Ni les peintres intéressants, que des voisinages peu souhaitables, dus à leurs seules initiales, desservent très souvent, ni les visiteurs, que cette promiscuité rebute ou exaspère. L'égalité est une belle chose sans doute, mais la clarté et la commodité aussi.

Il serait d'ailleurs injuste de refuser à ce Salon le mérite d'une certaine vitalité. Il y a du désordre, des excès, de la naïveté. Il y a aussi des efforts, de la confiance, et même du talent. Citer les noms de Vinay, Quizet, Chapelain-Midy, Hambourg, Yves Brayer, Aujame, Simon Auguste, Savreux, Kvapil, sans oublier le juste salut du souvenir à Pezké et à Manguin, ce n'est ni tenter un palmarès ni désobliger, même en pensée, ceux qui ne sont pas nommés et qui mériteraient de n'être pas « mis dans la foule ».

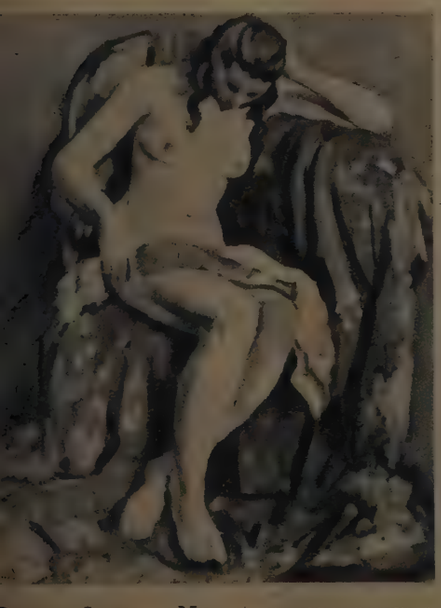
R. D.

DE ROSNAY. « LA COUPE NOIRE. »

POTTIER. « VUE DE COULOMMIERS. »

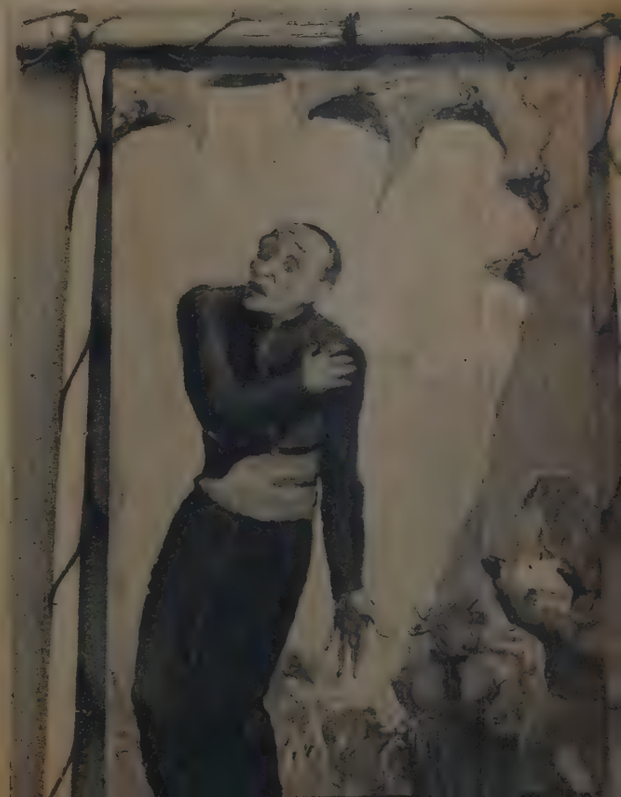
CLAVÉ. « COMPOSITION. »

TONY DE LYÉE. « L'AVEU. »



DREYFUS-STERN. « NU A LA DRAPERIE ROUGE. »

LAGORIO. « FEMME AUX ÉPIS. »



LA GRANDE COUR CARRÉE DE L'HOPITAL SAINT-LOUIS QUI EST BAIGNÉE D'UNE LUMIÈRE TRANSPARENTE, AVIVÉE PAR LES POINTES VERTES DES BOURGEONS NAISSANTS.

SOUS LA PROTECTION DE SAINT LOUIS

Très nombreux sont ceux qui chaque jour, franchissant le portail de la petite place Alfred-Fournier, entrent dans l'hôpital Saint-Louis. Le décor, l'hiver, est froid et pesant, c'est celui qu'a brossé Dabit dans *Hôtel du Nord*. Par la rue des Récollets souffle une bise aigre qui fripe le canal. C'est une singulière cérémonie que de le traverser ; il existe bien une passerelle et, 40 mètres plus bas, un pont doublé d'une autre passerelle, mais il est dans les usages des habitués de ne franchir le canal que sur le faîte de l'écluse. Petit problème, puisqu'un étroit chemin de planches ne livre passage qu'à une personne à la fois, si bien qu'il n'est ni facile ni séant de s'y croiser et qu'une règle s'est établie sans cris ni textes : chacun attend son tour et laisse le moment venu, courtoisement, passer ceux de l'autre rive. Grands bourgeois et tenanciers qui vont à l'hôpital, mais en voiture, ignorent ces usages.

Entrons à pied. Irons-nous avec cette élève infirmière de la Croix-Rouge, à la timidité mal vaincue, qui sait déjà que son réel dévouement n'entamera guère la montagne de misère qui écrase Saint-Louis ? ou avec l'assurance de cette surveillante chevronnée, qui sait que ce matin encore il lui faudra imposer sa loi à ses malades, à ses infirmières, à son chef de service sans doute, à son directeur peut-être ? Ce directeur qui doit le plus souvent lui faire confiance, qui gouverne une bonne centaine de médecins de tous rangs, plusieurs centaines d'infirmières et d'infirmiers, et combien de milliers de malades ! Ce directeur gouverne mais ne règne pas, devant des comptes à l'administration centrale de l'Assistance publique, elle-même responsable devant les « autorités de tutelle », dont nul ne sait le nombre, car la ville, le département et l'Etat ont, sous des formes multiples, droit de regard. Faisons quelques pas avec « M. l'inspecteur général de l'administration centrale de l'Assistance publique » en mission spéciale. Il n'a pas l'air gai, cet homme : il sait mieux que personne que cet hôpital est inexploitable, i n e x p l o i t a b l e, vous dis-je. Comment exploiter un établissement qui est à la fois un monument historique, un musée, une école, une maladrerie, qui renferme deux usines, une chapelle régulièrement desservie, un salon de photographie, un court de tennis et des jeux de boules, le plus grand établissement de bains de Paris, une serre avec ses jardiniers... et les malades, et leurs internes ? M. l'inspecteur n'est pas gai. En peut-il être autrement quand il voit le coke coltiné à dos d'homme et quelle peine il faut prendre l'hiver pour maintenir la température des salles, quand il voit un ascenseur être l'exception, la distribution des repas nécessiter leur réchauffage dans chaque salle, la maternité provisoire s'éterniser et le pavillon des enfants s'effondrer ?... Est-il bien facile d'exploiter un hôpital où les médecins exercent à peu près toutes les spécialités connues et s'intéressent aussi volontiers à la lèpre qu'aux soins de beauté, au cancer qu'aux jumeaux univitellins, oui, univitellins de préférence... où les hospitalisés relèvent des régimes les plus divers allant de la gratuité intégrale au tarif fort sans compensation, avec entre les deux les assurés sociaux, les cheminots, les mutilés de guerre et tous ceux qui bénéficient de régimes particuliers et dont la liste déjà bien longue va s'allonger encore du cas des sujets britanniques, qui vont bénéficier, dit-on, d'un accord de réciprocité récemment signé ?

Non, M. l'inspecteur n'est pas gai, et M. l'architecte de l'administration partage ses sentiments. Que voulez-vous tirer d'une bâtisse, admirable, c'est entendu, mais dont la première pierre fut posée en 1607, sous Henri IV, dont le premier entrepreneur fit faillite bien quil eût fait l'économie des caves et qu'il eût froidement coupé en deux les pierres d'angles, chaque cube donnant deux pyramides, même coup d'œil, mais solidité toute différente ? M. l'architecte se console en contemplant les parfaites proportions du plan conçu par son prédécesseur, l'illustre Claude Vellefaux, et les arbres magnifiques que, seul, le temps nous a donnés. Quittons M. l'inspecteur, quittons M. l'architecte, quittons-les pour ce très jeune homme, irradiant la vie, l'ardeur et la joie. Est-ce un amoureux comblé ou un malade guéri ? Je vous livre son secret : c'est un externe des hôpitaux de Paris qui vient d'obtenir sa première admissibilité à l'internat. Ne nous étonnons plus qu'il reconnaisse au passage le professeur Gougerot, à la barbe fleurie, qui, unissant la science et la bonté, occupe avec une parfaite dignité la chaire de dermatologie de la Faculté de Paris, où le professeur agrégé Degos devrait légitimement lui succéder. Mais notre heureux jeune homme connaît tout le monde et même son jury d'oral, qu'il a toutes les raisons possibles de croire favorable. 9 heures sonnent, il a « signé » dans l'antichambre du directeur, car les externes pointent comme les infirmières, quoique dans des formes un peu différentes. Laissons-le gagner son service : il y sera encore à midi et plus. Laissons-le. Voici deux honorables médecins, moins familiers que lui avec l'hôpital : le signor Ettore Belvedere et le señor Ignatio Gonzalez y Garcia, membres correspondants de la Société française de dermatologie, qui ce matin viennent communiquer de ces petits faits qui, on ne sait pourquoi, deviennent parfois de grandes découvertes. Ces messieurs, très émus à l'idée de parler devant cette difficile assemblée qu'est la Société de dermatologie, sont rassurés au pied de l'escalier qui conduit à la salle des séances par la belle statue de saint Louis en majesté qui veille en cet endroit et n'est que paix et bienveillance. Nous ne les suivrons pas plus loin : cette salle est fort laide et les discussions qu'on y entend sont suffisamment techniques pour décourager les plus intrépides. Nous nous laisserons tenter une autre fois, quand la réunion se tiendra dans l'admirable salle à grande verrière du musée. Musée confidentiel : certes, son escalier aux heureuses proportions est tout orné de bustes, de gravures, de livres rares qui, tous,

VOICI UN MALADE « HABITUÉ ».

L'ESCALIER DU MUSÉE QU'ORNENT DES BUSTES, DES GRAVURES, DES LIVRES RARES RETRAÇANT L'HISTOIRE DU VIEIL ÉTABLISSEMENT.

CETTE SURVEILLANTE, BLANCHIE NON SOUS LE HARNOIS MAIS SOUS LA COIFFE, IMPOSE SA LOI A SES MALADES, A SES INFIRMIÈRES ET MÊME, S'IL LE FAUT, A SON CHEF DE SERVICE.

CELUI-CI SOUFFRE D'UN ULCÈRE.

à quelque titre, retracent l'histoire de l'hôpital Saint-Louis ; mais, l'étage monté, ce n'est pas un musée selon la tradition que nous trouvons. C'est, d'une part, la salle des réunions — parfois orageuses — de la Société de dermatologie ; c'est, en face, la paisible bibliothèque Feullard ; c'est surtout le « musée » proprement dit, qui renferme la plus belle collection de moulages dermatologiques qui soit au monde et que les médecins de Saint-Louis ne cessent d'enrichir.

Tenons maintenant compagnie à ce malade qui ne fait pas mystère de ses peines : son ulcère, cet ulcère cause de tous ses maux, ulcère de jambe, bien entendu. Il est prolixe, cet homme. Il s'appelle Piéplu et est une victime. Son ulcère se rattache à un accident de travail qui date de quinze ans et qui n'a jamais été reconnu. C'était fatal, avec les varices qu'il a. Sans la Sécurité sociale et l'hôpital il ne pourrait pas se soigner. Quoique tout ne soit pas pour le mieux. Ne serait-ce qu'à cause du demi-salaire, qui n'est même pas le demi-salaire, et qu'on menace de lui couper. D'ailleurs, lui, Piéplu, il est contre les piqûres sclérosantes. Ainsi la femme de son voisin...

Plus discret est celui-ci. Depuis des années il vient à Saint-Louis aussi régulièrement qu'au bureau. Victime d'un coup de pied de Vénus, cet excellent comptable a d'abord pensé se jeter dans le canal. Si le canal est à la porte de Saint-Louis, c'est apparemment pour servir. Mais il a franchi le portail, il est tombé dans les mains de l'interne et de l'assistante sociale, et maintenant il sait que sa maladie lui coûte — en venant très tôt et transports en plus — onze minutes deux fois par semaine et deux heures quatre fois par an, les seules où il voit le médecin. Il ne s'est jamais ressenti de sa maladie et a même fini par l'identifier avec le traitement. Il est tout souriant ce matin, car il vient de s'entendre dire qu'il était comme guéri. Etranges, ces médecins : « guéri » ou « comme guéri » ?

Cette jeune infirmière, munie d'une liasse de papiers, précède un véritable convoi : jeunes femmes et jeunes hommes, mais qui vont toujours par trois, et le poupon dans les bras du père atteste que ce sont « les sortantes de la maternité ». Joie, certes, mais silence, et trop souvent pâleur et misère.

Etes-vous venu visiter un ami malade ? Vous avez été dérouté par les pancartes qui sont chargées de vous guider, ces immenses pancartes de Saint-Louis où sont rassemblés pourtant tous les renseignements souhaitables ! Où donc, justement, se cache la salle Milian ? Concierge et surveillant des cours, jardiniers et infirmières sont pourtant unanimes : sous la deuxième voûte, à droite ! Et la deuxième voûte, à droite, vous a mené à la salle Gosselin, puis au dispensaire Hillairet. Ces voûtes, qu'on franchit ensuite comme un banal passage, sont pour le malade qui les traverse pour la première fois le symbole même de son angoisse : elles sont noires, et, au bout, luit le soleil. Quelle maladie cette femme porte-t-elle : un kyste, un fibrome... ou quoi ? Le chirurgien, tout à l'heure, a prononcé des paroles définitives... une tumeur..., mais qu'est-ce qu'une tumeur ? Non, une tumeur n'est pas un cancer, pas forcément un cancer, la plupart des tumeurs ne sont pas des cancers. Mais une tumeur... une opération... quinze jours d'hôpital... trois semaines, un mois de convalescence... et si c'était quand même... Voici la grande cour carrée, un rayon de soleil s'accroche aux vastes pans des toits d'ardoises et de tuiles à l'ancienne, dont le temps et les fumées ont lentement pétri les roses et les bleus, virés par place au pourpre ; la cour est baignée d'une lumière transparente qu'avivent les pointes vertes des bourgeons naissants. Au-dessus, le ciel est limpide. Ce n'est décidément qu'un très petit kyste, et très bénin, et ce médecin n'a pas menti.

MERCURIO.

Sud, que miment les hommes debout côte à côte ; danse féminine assise « du coussin » dans le Moyen-Atlas ; « guédra » à genoux des confins sahariens : autant de manières diverses d'animer la fête par la représentation du sentiment religieux et guerrier, par l'évocation de l'amour ; manières parentes aussi pour exprimer les deux élans dominants de Dieu et de la chair par le frémissement des corps. En général, la danse change d'aspect d'après le caractère public ou privé de la réunion ; mais surtout selon le rôle qu'on lui assigne et ce que la convenance permet aux danseurs. Il y a principalement deux styles et pour ainsi dire deux niveaux : suivant qu'hommes et femmes dansent seuls ou ensemble ; suivant qu'il s'agit de communier en un vaste et solennel groupement, ou, au contraire, de se distraire en petit comité par la variété des nuances. Toujours, cependant, le ton sera finalement exalté et le rythme, précipité.

DANSES FÉMININES ET DANSES MASCULINES

Plus qu'en aucune autre communauté islamique, la femme berbère, selon la coutume, tient un rôle important et jouit d'une liberté relative. Ici, seules et entre elles, les femmes jouent plus qu'elles ne dansent. Leurs jeux prennent un aspect provocant et extatique lorsqu'elles dansent en présence des hommes. Les danseuses, enfin, adhèrent à la conscience collective quand elles sont mêlées à des cérémonies dont le rythme est lié au sentiment provoqué en chacun par le nombre et la force des participants.

LE CERCLE DES HOMMES SE RESSERRE A GENOUX AUTOUR DES DANSEUSES DE « GUÉDRA » (RÉGION DE GOULIMINE). — FEMMES RYTHMANT UN « AHOUACH » D'HOMMES. — UNE DANSEUSE DE « GUÉDRA » : LES CONTRACTIONS DE SON CORPS ABOUTISSENT AUX MOUVEMENTS DES MAINS ET DES DOIGTS.

DANSES EN PAYS BERBÈRE

On entre en contact direct avec l'âme d'un peuple, d'une civilisation, d'une époque en recevant le choc de chorégraphies à la fois traditionnelles et inventées. Au moment où, en un lieu donné, les danseurs s'agitent selon des « gestes inutiles », alors on a chance de découvrir les véritables rapports de l'homme et de la nature en ce lieu. Avec eux s'animent les costumes et les paysages ; plus encore les sentiments complexes des êtres, dans la forme épurée qu'un effort d'adaptation et de maîtrise leur confère. Car il s'agit à la fois d'un rite et d'une libération, d'un jaillissement actuel et ancestral porté par un état d'esprit qui s'éclaire d'une tonalité de joie ou de ferveur.

Un peuple qui danse est en quelque sorte un peuple limpide, puisque, aussi difficile qu'il soit à pénétrer, il ne peut directement rien exprimer de plus pur. Il offre alors la mesure de son accord avec lui-même, avec ses réalités et ses mythes. Aussi pourra-t-on saisir de quoi est faite la conviction du beau vers lequel il tend, quels en sont les supports, de quels sentiments il nourrit ses élans, de quelle nature est la fierté qu'il a de lui-même. La facilité qu'un groupe manifeste à danser est, entre tous les indices, le plus significatif. Il y a des danses menaçantes et des danses pacifiques ; les unes sont superficielles et les autres, profondes. La danse peut être comme la marque d'une irritation ou d'une dispersion permanente ; au contraire, le signe d'une habituelle concentration.

LE CARACTÈRE D'UN PEUPLE RÉVÉLÉ PAR LA DANSE

Les formations ethniques primitives offrent sur ce point les sujets d'études les plus étonnants. Mais ce sont les civilisations les plus anciennement fixées qui révèlent par la danse leur fidélité à leurs origines et le style de leur vie même. Les humains se séparent et se pénètrent par leur manière de danser. A l'intérieur d'un même pays, au sens géographique ou politique du mot, les groupements se distinguent et montrent leur unité par leur vêtement, leur type physique ; plus encore par les coutumes et les rites, le ton des fêtes et des danses.

Au Maroc, en pays de langue berbère, c'est-à-dire dans la montagne et au bord du désert, les communautés demeurent distinctes et se rapprochent aussi : cela est surtout sensible à leur façon de se réjouir et, en quelque sorte, d'extérioriser, de mouvoir le rythme de leur joie. « Ahidous » du Nord, où les hommes et les femmes mêlent leurs gestes ! « Ahouach » du

Pourtant les danses massives sont surtout le fait des hommes. Quelque veillée précédant une fête religieuse (ou moussem), un rassemblement de cavaliers autour d'un grand feu alimenté d'un tronc d'arbre, voilà l'occasion de danser ; et l'on y passera souvent toute la nuit. Dans telle région du Sud marocain, à l'annonce de l'armistice de 1945, pères et fils de goumiers dansèrent un « ahouach » d'un jour et de deux nuits ! Guidés par des meneurs de jeu et divisés en deux demi-cercles, les danseurs — qui peuvent être plus de deux cents — ont tout loisir de donner libre cours à une inspiration individuelle, pourvu qu'ils retrouvent les accords d'ensemble selon des figures prévues. Cela commence par une sorte de défi lancé par une voix aiguë et lointaine ; puis viennent les répliques, les refrains chantés inlassablement sur quatre ou cinq notes, le mouvement ininterrompu des épaules, le piétinement sur place des hommes qui se tiennent un doigt, les saltations des meneurs de jeu, qui se déplacent et accusent le rythme. Il n'y a pas à cela de public proprement dit, mais les différents cercles des figurants qui frappent des mains et participent à l'action. Le battement sourd des tambourins, le son aigu d'un rebec ou d'une flûte s'écoulent dans le cirque de montagnes. Voix acides et hululements rappellent l'espace, le ramènent aux dimensions de la danse et prolongent la danse aux limites de la nuit.

C'est par la danse que se retrouvent les origines actives de l'art. La source évidente du beau est dans l'équilibre des corps et le symbolisme du geste. Tout ce qui sera ensuite considéré comme un spectacle (où l'on pourra démêler la part du rythme et celle du décor) est avant tout vécu comme un élan, un désir d'expansion. Toutes les créations artistiques, à quelque civilisation qu'elles se rattachent, procèdent d'une tendance dont l'expression spontanée est dans le corps humain lui-même : rien d'étonnant, dès lors, que celui-ci soit primitivement la matière de la création esthétique. Chacun porte la mesure du beau sous la double forme d'un idéal et d'un besoin ; ce sont ces deux termes qui définissent l'inspiration du danseur. Certes, cet état premier se complique ou s'épure à mesure qu'on s'éloigne des origines. Mais le lien entre la musique, la poésie et les grandes constructions plastiques demeure le fait d'un certain style, imposé par le mouvement et les manières de sentir.

C'est pourquoi il n'est jamais indifférent de s'arrêter et de réfléchir à ces formes d'art que nous livrent les manifestations vivantes d'un peuple : figures et cortèges, évolutions singulières ou collectives des fêtes, improvisées ou solennelles. La danse est le premier aspect de ce « chant profond » que toutes les manifestations de l'art ont pour but de révéler.

JEAN MIQUEL.

LE VAL DE TIGNES TEL QU'IL APPARAITRA LORSQUE, SUBMERGÉ PAR 240 MILLIONS DE MÈTRES CUBES D'EAU, IL SERA CHANGÉ EN UN LAC DE 3 KM. DE LONGUEUR.

DU PLUS GRAND CHANTIER AU PLUS HAUT BARRAGE (*)

TIGNES

RÉSERVE PERMANENTE DE 800.000.000 DE KWH

par CLAUDE THOMAS

DANS deux mois à peine, au pied du plateau des Boisses, en haute Tarentaise, sera coulé le premier des 650.000 mètres cubes de béton nécessaires à l'édification de la « coquille » de 180 mètres de hauteur qui transformera le val de Tignes en un réservoir de 237 millions de mètres cubes d'eau, équivalant, à cette altitude, à près de 800 millions de kilowatts-heure...

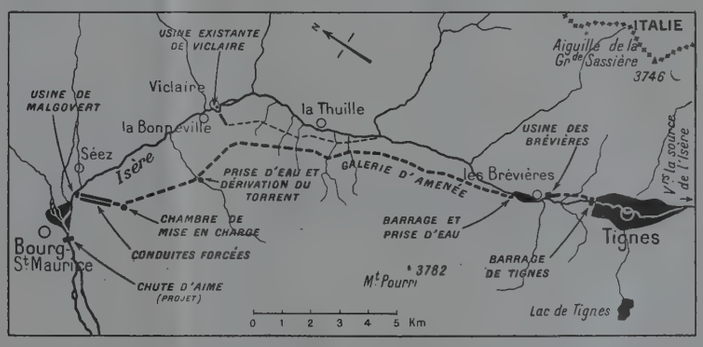
Dès 1951, les touristes montant au col de l'Iseran pourront emprunter la nouvelle nationale 202, qui surplombe encore le hameau de Tignes, en attendant de longer dans deux ans un nouveau lac de 3 kilomètres de longueur, profond de 150 mètres.

UN « GRAND ENSEMBLE » ALPIN

Près de la moitié des installations hydrauliques de la France se trouvent être concentrées dans le massif alpin : ce n'est nullement un effet du hasard. L'histoire de l'équipement de cette région remonte en effet aux tout premiers temps de l'électricité. Si Louis Dumont établit une première centrale de 900 CV sur la Valserine, en 1882, les usines de Prémont, sur l'Arc, et Pierre-Eybesse, sur la Romanche, datent respectivement de 1897 et 1899. Quant au titre de « première ville lumière d'Europe » il revint, sans contestation, au petit chef-lieu savoyard de La Roche, où, dès 1888, une ligne de 2 kilomètres de longueur permettait aux « usagers » de faire fonctionner, trois heures chaque soir, une lampe de 8 bougies, pour la somme forfaitaire de 3 fr. 60 par mois !

La zone dauphinoise et savoyarde, où l'on compte aujourd'hui nombre de chantiers en pleine activité, renferme à elle seule 90 % de la puissance installée, bien qu'occupant en superficie le dixième à peine des Alpes françaises. En 1947 déjà, elle nous fournissait près de 3 milliards de kWh., grâce à une soixantaine d'usines d'importance moyenne.

(*) Voir *France-Illustration* des 1er et 8 avril 1950.



Plus précisément encore, le quadrilatère compris entre le confluent de l'Isère, les bassins supérieurs du Drac, de l'Arly et de l'Arc se révèle une région privilégiée, celle où les pluies sont les plus abondantes, où les chutes de neige accumulent chaque année des réserves considérables, où, enfin, l'effet régulateur des glaciers est le mieux marqué. L'ensemble : Isère, Drac, Romanche, Arc, Arly, Bréda, Doron-de-Beaufort, accumule en fait un potentiel

AU FOND, A GAUCHE, L'EMPLACEMENT DU BARRAGE. EN AVAL, L'USINE.

Le chantier, au flanc de la montagne, domine la vallée de Tignes.

Les installations nécessitées par le bétonnage du fonds des gorges.

Installation de préparation d'agrégats en montage sous la neige.

comparable à celui d'un fleuve à gros débit comme le Rhône. Il présente par surcroît l'avantage de fournir « la meilleure électricité »... celle qui, tenue en réserve à haute altitude, peut être utilisée à tout moment.

L'AMÉNAGEMENT DU BASSIN DE L'ISÈRE : 1896-1952

Aussi les travaux d'équipement ont-ils bénéficié dans cette région d'une remarquable continuité. L'exemple de l'aménagement du bassin du Doron-de-Beaufort est significatif : huit centrales y furent successivement installées : Venthon (1896), Queige (1909), Roengers (1919), Beaufort (1922), Belleville (1923), Villard (1929), Hauteluce (1931) et enfin Fontanus (1940).

Il est juste de préciser que depuis quelques années les lois de nationalisation ont permis d'établir et de réaliser des programmes plus précis encore. Pour autant qu'on le leur permette, les « hommes de l'E. D. F. » sont bien résolus à ne pas laisser perdre une goutte de l'eau des torrents alpins, quittes à modifier s'il le faut la géographie elle-même. N'envisagent-ils pas, entre autres projets, d'amener l'Arc supérieur dans le réservoir de Tignes, précisément, pour rejeter, plus bas, l'Isère dans le bassin inférieur de l'Arc?

Lorsque, en 1952, l'eau du réservoir de Tignes actionnera les turbines des Brévières et de Malgovert, on aura déjà préparé les diverses chutes suivantes : Moutiers, Isère-Arc ; on les achèvera peut-être, puisque les travaux préliminaires sont d'ores et déjà fort avancés. D'un palier à l'autre, régulièrement, l'Isère sera « fractionnée », et l'on atteindra, passé Grenoble, les usines de basse chute de Pisançon, La Vanelle, complétées peut-être par une centrale basse Isère, à quelques kilomètres seulement du Rhône.

CHUTES DES BRÉVIÈRES ET DE MALGOVERT

Ce que l'on désigne commodément sous le nom de « barrage de Tignes » est en réalité pour les techniciens l'aménagement des deux chutes des Brévières et de Malgovert, la première, du nom d'un minuscule village dont les pierres grises et les balcons de bois disparaissent en ce moment derrière les chalets préfabriqués aux volets rouges et blancs; la seconde en raison de la proximité du bois de Malgovert, lieu de promenade bien connu des estivants.

L'arrivée, le matin, à Bourg-Saint-Maurice (siège de la direction régionale de l'équipement hydraulique) procure une étrange sensation de contraste, lorsqu'on a pris le train, la nuit précédente, à la petite gare de Bollène-La-Croisière, au beau milieu du chantier de Donzère-Mondragon illuminé. C'est à peine si la fréquence inusitée des passages de jeeps dans l'unique rue allongée du bourg indique qu' « il se passe ici quelque chose d'inhabituel ». A la réflexion pourtant, ces bâtiments gris, tout neufs, de la gare semblent bien importants pour une agglomération comptant moins de quatre mille habitants ; et, derrière eux, on aperçoit les immenses cuves, qui sont des silos à ciment, et, à demi recouvertes de neige glacée, les fondations de la future centrale de Malgovert, au bord d'une Isère grise. Ce téléférique partant du quai de la gare est le « câble à béton », qui, remontant le val sur 20 kilomètres, franchissant route et chalets protégés de bizarres échafaudages, aboutit au plateau des Boisses, emplacement du barrage futur. Dès la mi-juin il commencera à fonctionner, transportant, à raison de 35 tonnes à l'heure, le ciment pompé directement dans des wagons spéciaux.

Pour l'instant, seul travaille le « laboratoire », où s'entassent les « éprouvettes » de béton, tandis qu'un jeune ingénieur déchiffre dans une chambre noire une documentation sur micro-films. L'exécution d'une muraille de 180 mètres de hauteur, d'un volume total de 650.000 mètres cubes, capable de supporter de très basses températures requiert en effet une attention toute spéciale.

UN EMPLACEMENT EXCEPTIONNEL

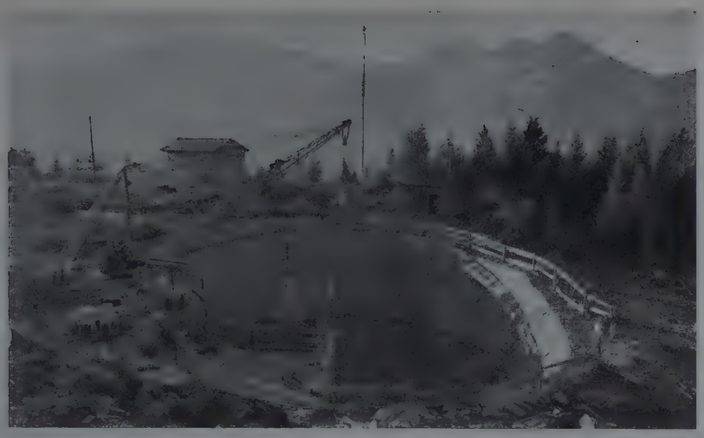
Les formes particulièrement audacieuses de l'ouvrage projeté, sa faible épaisseur — 45 mètres à la base, 10 mètres seulement en crête — s'expliquent par les avantages géographiques et géologiques de l'emplacement choisi. A l'entrée d'une gorge de l'Isère, où se ferme presque complètement le vallon de Tignes, on a heureusement rencontré un verrou de quartzite d'une très grande solidité, assurant à la fois, sur une rive et sur l'autre, deux points d'appui et l'étanchéité de la cuvette.

Du type « voûte », le barrage sera établi suivant un cylindre vertical de 150 mètres de rayon, appuyé sur deux culées rectilignes portant en « barrage-poids » sur chacune des rives. En crête, la longueur atteindra près de 300 mètres.

Seules les fondations sont actuellement terminées, la rivière s'engouffrant dans une dérivation provisoire percée dans le rocher, à côté de la route en tunnel, provisoire elle aussi. Une série d'entailles parallèles indiquent sur chaque rive la forme générale de l'ouvrage, qui sera celle des deux maquettes, de liège et de caoutchouc, sur lesquelles les techniciens des ponts et chaussées ont déjà effectué, à Paris, des dizaines de milliers de mesures électriques confirmant les calculs théoriques.

200 mètres plus haut, sur le plateau des Boisses où s'appuiera la « culée rive gauche », les blondins de 10 et 20 tonnes sont à pied d'œuvre, sur les rails couverts de neige, prêts à mettre en place le béton dès que le temps le permettra. Il faudra trois campagnes successives pour couler les 650.000 mètres cubes nécessaires, car, à cette altitude, les conditions atmosphériques favorables se présentent pendant cinq mois au plus. De juin à novembre, cette année, on pourra couler seulement 200.000 mètres cubes, et c'est seulement en novembre 1952 que le barrage atteindra, avec 180 mètres de hauteur, la cote prévue : 1.792 mètres.

Dès cette année pourtant le remplissage pourra commencer progressivement, grâce aux apports de l'Isère définitivement barrée. Le bassin versant de la haute Isère est de 170 km², son débit moyen dépasse légèrement 8 mètres cubes par seconde ; elle peut accumuler en une année 255 millions de mètres cubes, dont les vannes évacueront la plus grande partie tant que le barrage ne sera pas terminé. A ce moment d'autres ressources lui seront adjointes pour maintenir, quand les usines fonctionneront, la réserve de



La cheminée d'équilibre, un entonnoir béant aux parois de ciment.

Le percement de la galerie fut l'un des travaux les plus durs.

Conduite forcée, longue blessure au cœur de la forêt de sapins.

237 millions de mètres cubes : celles de deux petits torrents de la rive droite, ruisseau des Clous et Nant-Cruet. L'un et l'autre se jetaient dans l'Isère en aval de l'emplacement des Brévières, mais une galerie de 7.200 mètres de longueur, de 5 mètres carrés de section va capter leurs eaux dans la montagne, à plus de 2.200 mètres d'altitude, pour les ramener dans la cuvette de Tignes. Plus tard une autre galerie ira prendre l'eau de la Sassière, accumulée dans une retenue de 100.000 mètres cubes à 2.293 mètres.

Avant de tomber dans l'immense réservoir de Tignes, ces eaux de complément actionneront en haut du barrage une petite centrale d'appoint, l'usine du Chevril, qui produira, à l'aide de deux groupes de 15.000 kVa., quelque 90 millions de kWh annuels.

Plus tard encore, peut-être, l'Arc supérieur viendra-t-il lui aussi grossir la grande réserve après avoir été une première fois turbiné. Mais c'est là un projet d'avenir.

A 2 millions de mètres cubes près, inutilisables au fond de la cuvette, toute l'eau accumulée derrière le barrage de Tignes actionnera une première centrale, située à 1 kilomètre en aval, à hauteur du hameau des Brévières.

Une galerie blindée de 3 m. 75 de diamètre suivie d'une conduite forcée de 200 mètres utilisera un débit de 50 mètres cubes-seconde, sous une chute variant — selon le degré de remplissage du barrage — de 91 à 232 mètres. Trois turbines à axe vertical tourneront à 375 tours-minute sous cette première chute, alimentant trois alternateurs de 36.000 kVa., qui fourniront, en année moyenne, 150 millions de kilowatts-heure. A sa sortie, l'eau sera récupérée dans un nouveau bassin grâce à un second barrage : 180.000 mètres cubes seront ainsi disponibles pour la chute suivante : celle de Malgovert.

UNE GALERIE DE 14.700 MÈTRES

Du barrage des Brévières, établi à 1.557 mètres, à la centrale de Malgovert — 807 mètres — la chute atteint 750 mètres... Mais les deux points sont éloignés d'une quinzaine de kilomètres, d'où le problème le plus difficile : amener l'eau de l'une à l'autre sans lui faire perdre son altitude, c'est-à-dire en perçant la montagne. La galerie d'amenée, de 14 km. 700, de 16 mètres carrés de section, est en voie d'achèvement, au prix de mille difficultés.

De la vallée, il faut un quart d'heure de téléférique ou une heure de jeep sur un chemin de glace pour parvenir à l'une des « fenêtres » d'accès, sorte de petit tunnel percé à flanc de montagne, pour rejoindre la galerie. Un tracteur sur rail nous prend à l'entrée, casqués et munis d'une lampe électrique. Au « californien », aiguillage portatif rudimentaire, nous croisons un train de déblais avant d'arriver au « jumbo », assemblage de poutres métalliques qui protègent les mineurs armés de marteaux-piqueurs. Quand le terrain est bon ils avancent de 8 mètres par jour. Ici, à la « fenêtre 14 », une « chapelle » les retarde depuis quarante-huit heures. Une « chapelle », c'est la voûte effondrée à la rencontre de sables et de graviers humides. Pour le moment l'eau ruisselle, et les hommes s'appliquent avec précaution à redresser les ferrailles tordues, appliquant d'énormes madriers que la pression du terrain écrase l'un après l'autre. Hier, au moment où trois ouvriers quittaient le jumbo, un quartier de roc a suivi le sable et l'eau, une minute plus tard, heureusement ! Il faut maintenant le repousser avant de repartir, si l'on peut. Sinon une nouvelle fenêtre sera ouverte quelques centaines de mètres plus loin, et l'on tentera de trouver un passage meilleur sous le mont Pourri, qui justifie bien son nom.

La seizième fenêtre — la « 16 », dit-on ici — marque le point de départ de la conduite forcée. Une large trouée dans les sapins en marque l'emplacement. De la « cheminée d'équilibre », entonnoir béant aux parois de ciment, à la centrale il reste à poser un canalisation de 1.470 mètres de longueur et de 2 mètres de diamètre.

En bas, le logement des quatre turbines doubles Pelfon de 101.500 CV est aménagé. En novembre 1951, le premier groupe de la centrale de Malgovert sera mis en service. L'aménagement de cette « première tranche » de la haute Isère nous permettra d'utiliser dans deux ans et demi plus de 800 millions de kilowatts-heure : l'usine du Chevril 90+centrale des Brévières 150+usine ancienne de Viclaire 30+ Malgovert 550 millions.

Mais, déjà, un chef de chantier nous indique, au delà du canal de fuite, entre Bourg-Saint-Maurice et Malgovert, l'emplacement d'une nouvelle retenue de 685.000 mètres cubes qui alimentera plus tard la centrale de Moutiers.

LES TIGNARDS ET LE BARRAGE

La réalisation de ces projets — dont l'importance n'échappe à personne — a malheureusement pour conséquence l'inondation du pittoresque village de Tignes et l'exode de ses habitants ; et l'on sait que depuis quatre ans ces derniers ont tenté, par différents moyens, de s'opposer aux projets d'Electricité de France.

Nous n'en sommes plus cependant aux violences du début, et, lorsqu'on converse, en 1950, avec les Tignards, il semble bien que soit venu le temps de l'apaisement. Sans la publicité, souvent excessive, accordée aux incidents suscités par la venue des « étrangers » au barrage, les différends pourraient être effacés depuis plusieurs mois déjà.

Ce que recherchent les Tignards, c'est de faire obtenir le maximum d'avantages aux expropriés. Sur ce terrain l'entente à l'amiable apparaît réalisable. N'existe-t-il pas déjà, en effet, une « route du lac de Tignes », exécutée selon les plans des « gens du barrage », et au long de laquelle pourrait et devrait être édifié un nouveau village ? N'a-t-on pas déjà envisagé la construction d'une église neuve et le « transfèrement » du cimetière ? Ne parle-t-on pas de l'aménagement d'un centre de sports d'hiver, admirablement situé, et dont les futurs remonte-pente iraient joindre, à la crête, ceux de la station de Val-d'Isère ?

Mais, si l'on tient compte des délais de construction et d'installation, il faut faire vite, car dès l'année prochaine le barrage atteindra une cinquantaine de mètres de hauteur, et l'Isère commencera de remplir lentement, inexorablement la cuvette de Tignes.

(A suivre.)

" JUBILÉ " PARLEMENTAIRE D'UN HOMME POLITIQUE PARISIEN

LE DISCOURS DE M. HERRIOT.

M. P. REYNAUD A LA TRIBUNE.

M. JACQUES LACOUR-GAYET.

M. LOUIS ROLLIN, PRÈS DE QUI EST ASSIS LE PRÉSIDENT ANDRÉ MARIE, ÉCOUTE M. E. HERRIOT RETRACER LES ÉTAPES DE SA VIE PARLEMENTAIRE.

QUARANTE années de mandat parlementaire, cela n'est pas si fréquent. C'est un exemple de fidélité qui honore l'élu et aussi les électeurs. Aussi est-ce tout naturellement que la vaste salle du palais de la Mutualité se trouva pleine d'une foule amie venue fêter le jubilé parlementaire de M. Louis Rollin, dont la carrière politique est liée sans solution de continuité au Ve arrondissement de la capitale. Et sur l'estrade avaient pris place de nombreuses personnalités parlementaires et administratives dont la présence attestait la sympathie dont est entouré M. Louis Rollin sans que les lignes de partage des groupes politiques aient jamais opposé le moindre obstacle à cette estime affectueuse.

Trois discours simples et cordiaux traduisirent sans les solenniser les sentiments qui avaient inspiré cette manifestation. L'amitié avec les hommes, la fidélité aux idées, le patriotisme vigilant, tels furent les thèmes à la faveur desquels MM. Jacques Lacour-Gayet, de l'Institut, Paul Reynaud et Edouard Herriot retracèrent la carrière du jubilaire. Belle occasion pour deux anciens présidents du Conseil d'évoquer l'histoire politique dont ils ont été avec Louis Rollin, ministre une dizaine de fois, les témoins et les acteurs.

M. Louis Rollin remercia avec une émotion qui n'était pas feinte. Et, conscient par les approbations qui ne lui ont jamais fait défaut, et qui, en cette soirée, se répétaient avec plus de force, d'avoir suivi la « voie droite », il promit à ses électeurs de persévérer et de demeurer à leur service aussi longtemps qu'il le pourrait. — R. D.

UN LACHER DE PIGEONS SOUS LA TOUR EIFFEL.

M. VINCENT AURIOL ACCUEILLANT LES JURATS.

LA REVANCHE DES GIRONDINS

LES Girondins furent jadis proscrits et décimés. Lamartine nous a laissé un émouvant témoignage de ce martyre. Mais ils viennent de prendre leur revanche. Ils ont marché sur l'Elysée, M. Vincent Auriol leur en a lui-même ouvert les portes, et ils y ont campé en vainqueurs.

Que les loyalistes se rassurent. La République n'est point en danger et l'invasion de la Gironde demeura toute pacifique. Dans le grand salon des ambassadeurs du palais présidentiel, la Jurade de Saint-Emilion — toges et toques rouges, capulets blancs — suivie des Compagnons du Bon Temps du Médoc, en robe lie de vin et chaperon lie de vin également et blanc, escortée du Comité interprofessionnel du vin de Bordeaux, des syndicats du Sauternes et du Graves, des Girondins de Paris et de diverses personnalités politiques, venaient, ces jours derniers, apporter l'hommage de leur région vinicole au président de la République. Il y eut des harangues — fort spirituelles de part et d'autre — des cadeaux, la remise du grand manteau de pair de la Jurade et du collier des Compagnons du Bon Temps au chef de l'Etat. Après quoi l'on but... une coupe de champagne.

Puis, durant trois jours, festivités et réceptions se succédèrent : lâcher de pigeons au Champ-de-Mars, déjeuner bordelais à la tour Eiffel, remise au président du Conseil municipal de Paris d'une copie sur parchemin de l'ancienne charte de Saint-Emilion revêtue du sceau authentique, et pour finir, le samedi 22, à 4 heures de relevée, une grande frairie populaire, place du Tertre. Des tonneaux de clairet — rosé, friand, moelleux, légèrement pétillant — furent défoncés et, au son des trompes de chasse, de chœurs bachiques, le vin coula en abondance.

Paris, charmé, acclama et, reprenant le mot de Numa Roumestan, on put dire : « Pour la seconde fois les Latins ont conquis la Gaule. » — P.-E. C.

MANTEAU SUR LE BRAS, LE PRÉSIDENT REMERCIE.

LE CONCOURS HIPPIQUE INTERNATIONAL DE NICE

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

Parmi les manifestations hippiques de ce début de printemps, le Concours international de Nice, dont les épreuves se sont déroulées du 15 au 23 avril, mérite une mention spéciale par son importance.

Les parcours, souvent contrariés par un temps détestable, avaient lieu sur le terrain de l'Arénas.

Sept nations (Angleterre, Irlande, Hollande, Suisse, Espagne, Italie, France) étaient représentées. Les Chiliens, par suite de difficultés dans les transports, n'ont pu arriver à temps.

Seul cavalier britannique, le lieutenant-colonel Llewellyn, que les Parisiens connaissent bien pour l'avoir applaudi aux Nuits du cheval, est réfléchi et adroit ; il communique à Monty, à Nobbler le *self-control* dont il est animé. On ne saurait parler des Irlandais sans mentionner le colonel Daniel Corry. Son jumpeur Bruree galope léger et n'accuse pas de déformation professionnelle.

L'équipe hollandaise a paru homogène. Le lieutenant de Ryks, en selle sur Romanichel, sujet français, synthétise bien cet esprit de méthode qui ne se fie pas à une facile improvisation. Les Suisses ont apporté conscience et sincérité. Leur chef, le lieutenant-colonel Degalier, reste imprégné des méthodes de Saumur.

Les Espagnols étaient venus nombreux. Le lieutenant-colonel Nogueras, sur Frisar, un gris spectaculaire, avait la faveur des tribunes.

Il n'est pas besoin de signaler les traits dominants de l'équipe italienne. Le lieutenant Ambrosio, M. et M^me^ Sandro Perone ainsi que leurs camarades ont affirmé leur sens exact de la foulée.

Les Français, à qui l'on reproche souvent une improvisation hâtive, ont démontré par leurs performances l'excellence de notre organisation.

Dans un coin d'élection près du paddock le public approchait facilement les champions. On se montrait le lieutenant de La Sayette (France), gagnant du prix des Hôtels, en selle sur Hercule, cheval géant difficile à régler. Voici le commandant de Maupeou (France) : il s'apprête à remporter le Grand Prix, d'accord avec ses deux chevaux Thaïs et Rat d'Asturie. On fait place au lieutenant Ambrosio (Italie), vainqueur de « l'Américaine », où notre compatriote le capitaine de Couet était second, avec Pervenche, une plafonneuse s'il en fut. Bravo pour M. Jonquières d'Oriola (France), il classe Marquis III, sans faute au premier tour, dans le prix des Centaures !

M. Jonquières d'Oriola (France) montant très fort Marengo sur le gros mur de la Puissance.

La comtesse Dudley sur Come Closer.

L'Espagne avait détaché le C^dt^ Ordovas.

Le L^t^ Azais (Italie) passe les traverses.

Le L^t^-C^l^ Llewellyn, champion britannique.

MM. d'Oriola et Perone devant le brook.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Un romancier de la campagne égyptienne

Plusieurs amis parisiens m'ont demandé, à mon retour d'Egypte : « Qu'avez-vous à nous dire de la littérature égyptienne ? Vous avez vu là-bas des monuments, des paysages, des archéologues et aussi maints travaux d'un peuple en pleine activité. Mais l'Egypte moderne a-t-elle une littérature ? Possède-t-elle par exemple des romanciers ? »

Oui, elle en a. Je ne puis me flatter d'avoir pu, en quelques semaines, apprendre à les bien connaître. Je suis du moins en mesure de ne plus les ignorer et d'introduire certains d'entre eux auprès de mes lecteurs. N'ai-je pas déjà commencé, d'ailleurs ? L'été dernier, quand parut la traduction de *l'Appel du Karaouan,* le second des livres de Taha Hussein traduits en français, j'ai présenté ici même ce grand lettré, dont la culture, l'intelligence et le talent dominent toute l'Egypte d'aujourd'hui.

Il y a cependant un autre écrivain dont on m'a dit, au Caire : « Il faut que vous le lisiez. C'est notre Dickens. Un de ses livres vous fera pénétrer dans une Egypte que la plupart des voyageurs n'abordent jamais : la campagne et le peuple des fellahs. » Je viens de lire ce roman. C'est *le Journal d'un substitut de campagne,* de Tewfik el-Hakim. La traduction française, par Gaston Wiet et Zaki M. Hassan (aux Editions de la revue du Caire), date de quelques années. Mais c'est un petit livre qui mérite de survivre à l'actualité immédiate par ses qualités solides, plaisantes, savoureuses.

Un Dickens de la vallée du Nil ? Un Courteline aussi, comme le remarque le préfacier Hafez Afifi pacha. Car le comique du prétoire se retrouve partout, avec des variantes minimes. Ce substitut de la province égyptienne en a sous les yeux des traits de toutes sortes. D'abord, chez ses collègues de l'administration et du tribunal. Tel, au premier rang, le juge qui ne vient à la petite ville que pour le matin de l'audience et qui expédie les procès à toute vapeur, afin de reprendre avant midi son train pour Le Caire, où il a établi son domicile. L'audience s'achève en interrogatoires express, en jugements éclairs. Le juge est déjà à la gare qu'on lui apporte les derniers attendus à signer, sur le marchepied du train. Mais c'est toute une galerie de portraits que ce livre nous présente. Il y a l'*omdeh,* qui est le maire du village, le *mamour,* qui est un notable un peu plus élevé, le *ghâfir,* qui correspond à notre garde-champêtre. Tout ce monde nous est montré avec ses défauts, ses ridicules, ses roueries, ses cynismes ingénus.

Plus d'une scène est fort pittoresque ; par exemple, celle du transfert du téléphone, lors d'un changement de pouvoir. Il faut savoir que l'*omdeh* est souvent le seul dans le village à avoir le téléphone, et que c'est pour lui le signe du pouvoir, de l'autorité, de la liaison avec le gouvernement. Il faut savoir aussi que l'*omdeh* n'est pas élu, mais nommé. C'est une charge disputée entre deux ou trois familles respectivement rattachées aux partis politiques en compétition au sommet de l'Etat. Alors, si le gouvernement est renversé, l'*omdeh* va changer au fond de telle ou telle campagne... Et le téléphone change de domicile. Tewfik el-Hakim décrit la scène avec des lamentations et des pleureuses à la maison de l'*omdeh* déchu et un cortège de tambourins qui escorte le téléphone comme une jeune mariée vers sa nouvelle demeure.

Le livre est plein de scènes de cette sorte traitées avec infiniment d'humour. Les fonctions du substitut, qui est le narrateur de l'ouvrage, ont fourni d'ailleurs l'intrigue qui sert de trame légère au roman. La découverte d'un crime, au début du livre, commande l'ouverture d'une instruction qui fera entrer en scène maints personnages et nous conduira jusqu'au dénouement. Rien d'ailleurs en cette affaire qui rappelle de près ou de loin un roman policier. Les dessous du crime se laissent deviner plus qu'ils ne sont débrouillés avec précision. Ils apparaissent dans la subtilité nonchalante d'un conte oriental, et le tragique y est dérobé par le mystérieux. Mais ce sont ces personnages populaires et tous les figurants autour d'eux qui tiennent le plus au cœur de notre conteur. Ce sont eux qu'il peint avec le plus de grâce touchante.

Le Courteline égyptien (beaucoup plus poète que le nôtre, à vrai dire) s'émeut de la discordance entre une législation abstraite, importée d'Occident — c'est, à la base, le code Napoléon — et des délinquants naïfs qui ne comprennent même pas, souvent, dans quel mauvais cas ils se sont mis. Non qu'ils soient innocents de mille peccadilles. Mais leur vie quotidienne ne se joue pas dans le cadre des règles qu'on voudrait leur faire respecter. Tewfik el-Hakim en tire argument pour les réformes entreprises par l'Egypte d'aujourd'hui. Le préfacier y insiste : « Ces portraits visent en vérité à une mordante critique d'un état lamentable qui exige des réformes urgentes. » Ajoutons que cette peinture si compréhensive d'une population que nous ne connaissons guère en fait valoir l'extrême gentillesse. Je voudrais ôter à ce mot tout ce qu'il a de trop mince, et lui rendre sa richesse de jadis, pour faire entendre combien il s'applique au peuple égyptien. Un accord complexe et séduisant de douceur, de bonté, de finesse spirituelle, le désir de donner du bonheur sans trop attendre d'être payé de retour, voilà, aux confins de la générosité, quelques traits de la gentillesse égyptienne. Elle déborde d'entre les lignes de ce livre plus encore qu'elle n'y est exprimée. Ce n'est pas le moindre titre de cet ouvrage à être représentatif dans la littérature de l'Egypte contemporaine.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Voyageur sans bagage. — Fric-Frac

Reprises, reprises. Au théâtre Montparnasse, *le Voyageur sans bagage,* de Jean Anouilh, sans Pitoëff et sans Pierre Fresnay, mais avec Michel Vitold ; au théâtre Antoine, *Fric-Frac,* la farce argotique d'Edouard Bourdet, sans Arletty et sans Victor Boucher, hélas! mais avec, Dieu merci ! l'irremplaçable Michel Simon et la si intelligente Jacqueline Porel.

Quelle place *le Voyageur sans bagage* occupe-t-il dans le théâtre de son auteur ? A coup sûr une place éminente, sinon la première. Tout d'abord parce qu'on y sent la présence du talent dans sa fleur, dans sa juvénile et chaude spontanéité, dans son effusion nouvelle. Jean Anouilh avait vingt-six ans lorsqu'il l'écrivit, et sa maîtrise était déjà éclatante. Et puis le sujet de la pièce : le poids du passé est un de ceux qui pèsent le plus lourd sur le cœur de l'homme. L'amnésique Gaston, confronté avec ce personnage affreux qu'il fut et que la guerre lui a fait oublier, répudie sa vie ancienne et s'en va « vers un monde où il ne s'est rien passé encore. »

Je n'ai pas à découvrir *le Voyageur sans bagage,* qui, par la qualité d'un dialogue à la fois plein, dur et fort, et par l'ingénieuse implication d'épisodes admirablement amenés pour épuiser tout le pathétique du sujet, révéla, peu avant la guerre, qu'un grand auteur dramatique nous était né. Mais que vaut la nouvelle mise en scène, que valent les décors d'André Barsacq ? J'avoue qu'ils m'ont, dans l'ensemble, satisfait, encore que la chambre aux volubilis et aux renoncules ne m'ait pas paru suffisamment suggestive. Entre la laideur bourgeoise modern-style et son interprétation stylisée il n'y avait pas de moyen terme, et c'est justement cette solution ambiguë que M. Barsacq a choisie. En revanche, lorsque les parents viennent au chevet de l'amnésique endormi et déposent autour de lui les bêtes empaillées que, galopin, il se plut à massacrer, était-il nécessaire d'accumuler des animaux si divers, et qui rendent son cas presque invraisemblable ? Il n'y a pas pire irréalisme qu'un réalisme appliqué à n'omettre rien.

Michel Vitold, succédant à Georges Pitoëff et à Pierre Fresnay dans le rôle de l'infortuné Gaston, s'est haussé à la taille de ses brillants prédécesseurs. Dès les premières scènes il incarne véritablement l'amnésique brumeux, tâtonnant avec une ironique résignation dans la nuit du passé ; puis, peu à peu, nous le voyons s'émouvoir à la révélation des turpitudes qui furent les siennes; la voix, molle et blanche, se durcit, éclate, sanglote et condamne enfin en hurlant. Le visage, sensible, plastique, épouse toutes les nuances de l'émotion. On a plaisir à écrire qu'après un rôle comme celui-là Michel Vitold compte définitivement parmi nos quatre ou cinq plus grands acteurs.

Lucien Nat, interprétant le frère outragé, mais profondément humain, montre de quoi il est capable lorsqu'il trouve un rôle à sa mesure. Lui aussi est un parfait comédien. Mme Marguerite Jamois, encore qu'elle s'y amuse, a paru beaucoup moins à son aise en duchesse Dupont-Dufort. Aussi bien ne pouvait-elle que se fourvoyer dans cette caricaturale silhouette de vieille mouche du coche. Mais il faut encore décerner des compliments à Mlle Gilberte Géniat pour sa vulgarité savoureuse de boniche sensuelle et canaille. Le cas de Mlle Silvia Monfort me laisse plus perplexe. Je suis assurément sensible à l'intelligence de son jeu, mais elle manque par trop de rayonnement.

Fric-Frac n'est pas une pièce dont le texte prête à discussion. C'est une sorte de clownerie sur un thème crapuleux : le cambriolage, traité à la blague par un auteur dramatique rompu à toutes les subtilités comme à toutes les ficelles du métier. Ce qui compte dans ces cinq actes admirablement

Mme Jamois et Michel Vitold jouent « le Voyageur sans bagage ».

construits, c'est d'abord l'atmosphère, l'atmosphère un peu artificielle du « milieu » cher à Francis Carco. C'est ensuite l'argot, cette langue verte dont l'évolution est si rapide que plusieurs expressions qui en 1936 étaient le fin du fin sont aujourd'hui déjà hors d'usage. C'est surtout enfin l'interprète, ou plutôt les interprètes, pour qui la pièce a visiblement été écrite. Ceux-ci étaient à la création Michel Simon, Arletty et Victor Boucher. Un seul d'entre eux aujourd'hui répond à l'appel : c'est le premier, et il pourrait, à tout prendre, suffire à la fortune de *Fric-Frac*. Qu'il paraisse, et toute la salle éclate de rire. Qu'il ouvre la bouche, et un chacun s'épanouit dans la satisfaction d'un art si achevé qu'il se confond avec le naturel de la vie. Dans la scène d'ivresse du quatrième acte, la perfection de son jeu est telle qu'on voudrait le voir seul en scène. Non pas que son partenaire, Georges Bréhat, y soit médiocre à proprement parler ; mais la succession de Victor Boucher était écrasante pour lui. Je ne ferai pas le même reproche à M^me^ Jacqueline Porel, qui, ayant à tenir le rôle de Loulou, écrit pour Arletty, a réussi non pas à faire oublier la créatrice, mais à n'être point éclipsée par elle. Une actrice capable d'être successivement, et avec tant d'aisance, une Célimène de première grandeur et une étourdissante Loulou n'a certes pas fini de nous étonner. Au regard d'un Michel Simon et d'une Jacqueline Porel, le reste de l'interprétation paraît bien pâle, mais quoi ! l'on ne cesse guère de rire. Que voulez-vous de plus ?

« Fric-Frac » : Michel Simon, Jacqueline Porel et Georges Bréhat.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Bastogne

Je ne sais pas à qui il faut adresser le plus d'éloges : au directeur de production Dore Schary, qui, après avoir donné *Crossfire* à R. K. O., continue à la Metro à s'attaquer à des thèmes inhabituels, caractérisés par leur authenticité, d'une part, et leur refus des recettes réputées pour assurer le succès ; au scénariste Robert Pirosh, qui nous donne de la guerre une des visions les plus dépouillées de tout panache et de tout appel à une sentimentalité facile ; au réalisateur William Wellman, qui a dépassé ici le résultat déjà remarquable qu'il avait atteint dans *G. I. Joe* ; ou encore à l'extraordinaire équipe d'acteurs qui ont incarné avec un réalisme saisissant une demi-douzaine de soldats de la 101^e^ division aéroportée américaine. En tout cas, le résultat est remarquable, et nous sommes en présence d'un film de guerre qui surclasse ceux qui l'ont précédé.

Sa première caractéristique (qu'il partage avec certains de ses prédécesseurs consacrés à la première guerre mondiale, *A l'Ouest rien de nouveau, les Croix de Bois* et *Quatre de l'Infanterie* en tout premier lieu, mais qui le distingue de presque tous les films consacrés au dernier conflit) tient en ce qu'il ne montre que les fantassins, et, parmi les fantassins, les combattants de première ligne. Ce qui donnerait à la dernière guerre son originalité se trouve presque entièrement éliminé. Amenés par camion, ces combattants, jetés dans un village ardennais, dont le hasard faisait un nœud important de communications, se sont trouvés pendant dix jours perdus dans la neige sans que les avions ni même les tanks et l'artillerie puissent leur venir en aide.

Leur ignorance totale de la géographie et des événements rappelle celle de Fabrice à Waterloo : ils ne savent pas où ils sont, l'ennemi leur apprend qu'ils sont encerclés, et cet encerclement a cessé d'exister depuis deux jours quand ils s'en aperçoivent par l'arrivée d'un tank Sherman.

A l'image conventionnelle du soldat perpétuellement engagé dans des corps à corps est substituée la moins glorieuse réalité du fantassin qui vingt-trois heures sur vingt-quatre se recroqueville dans un trou en essayant de son mieux d'éviter les projectiles qu'un ennemi invisible lui lance sur la tête ; la vingt-quatrième heure est consacrée à une reptation prudente où quelques rares coups de feu sont tirés sur une cible confuse et vague.

Les vainqueurs ne sont guère plus frais que leurs prisonniers.

Aussi sa mauvaise humeur s'extériorise en maudissant ceux qui ne sont pas dans un pire pétrin que lui-même, depuis le cuistot jusqu'aux officiers supérieurs. Et ce ne sont pas les rations vitaminées qui, en l'absence de chocolat et de cognac, améliorent son humeur. Loin de se montrer faraud, l'accomplissement résigné et courageux de son devoir lui pèse assez pour qu'il tourne en dérision les slogans de propagande et qu'il rêve par compensation à la bonne blessure qui lui vaudrait un séjour à l'hôpital ! Ni les pieds gelés ni la fièvre ne suffisent plus à obtenir l'évacuation.

Dans cette tension perpétuelle des nerfs soumis à la plus pénible épreuve, les rapports humains sautent sans raison d'une solidarité totale qui va jusqu'au sacrifice de la vie, à une hargne qui les fait insister cruellement et réciproquement sur leurs défauts physiques et mentaux: le journaliste, seul intellectuel perdu dans la compagnie de primaires, est pour ceux-ci un objet d'ironie méprisante, à l'égal du camarade qui a un dentier.

Semblable en cela aux autres documentaires romancés américains sur la guerre, c'est le simple soldat et le sous-officier qui sont les protagonistes. A partir du grade de sous-lieutenant, les officiers ne font que de fugitives apparitions. On sait que le point de vue soviétique est complètement différent. Dans *la Bataille de Stalingrad* la guerre est gagnée à l'état-major par les maréchaux, et il faut être au moins général pour avoir le droit de figurer sur l'écran dans les champs qui comprennent moins de mille figurants.

Harassés par la bataille, ils mangent sans gout leurs rations.

L'expression tendue et anxieuse de deux combattants aux aguets.

PETITES CHRONIQUES

VISITE DE JOURNALISTES BRÉSILIENS

Le consul du Brésil à Paris et Mme Jayme de Barros ont offert un cocktail en l'honneur de la cantatrice brésilienne Letitia de Figueiredo, qui a bien voulu se faire entendre pendant la réception, et d'un groupe de journalistes brésiliens invités en France par le Commissariat général au Tourisme.

De nombreuses personnalités françaises et brésiliennes assistaient à cette brillante réunion, dont M. André Maurois, qu'on voit sur notre photographie en compagnie de MM. Jayme de Barros, Salgado dos Sados et Ulmann.

NOUVELLES DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

M. Aujoulat, secrétaire d'Etat à la France d'outre-mer, effectue un voyage d'inspection à Madagascar. Après avoir fait escale à Djibouti, il s'est rendu à Tananarive via Nairobi. Il sera de retour à Paris le 7 mai.

La plaque de grand officier de la Légion d'honneur offerte à M. Béchard, haut commissaire en A. O. F., lui a été remise au cours d'une cérémonie qui rassemblait toutes les autorités de Dakar.

Une mission de la Société royale d'agriculture égyptienne vient de parcourir le Maroc.

MORTS DE LA SEMAINE

GEORGES D'ESPAGNAT

On avait fêté il n'y a pas très longtemps les quatre-vingts ans de Georges d'Espagnat, qui vient de mourir. Une exposition avait réuni à cette occasion quelques-unes de ses œuvres anciennes et récentes. Ainsi avait-on pu suivre la ligne d'une belle carrière au cours de laquelle il avait beaucoup produit. Il allait tout naturellement vers ce qui est plaisant et harmonieux, les fleurs, les fruits, les jardins aux verdures mouillées, les parcs peuplés de jeunes figures féminines. Sa distinction naturelle se reflétait dans ses toiles, où s'affirmait le charme d'un coloriste que son goût raffiné préservait de la fadeur comme de la brutalité. Lettré, musicien, Georges d'Espagnat a vécu entouré d'amis dont beaucoup illustres, tels Ravel et Paul Valéry.

RENÉ MATHIS

La Comédie-Française vient de perdre un de ses meilleurs collaborateurs, René Mathis, directeur général de la scène, mort subitement à quarante-huit ans. Ancien assistant de Gémier et de Pitoëff, sa connaissance approfondie des questions techniques et du répertoire lui avait permis d'occuper avec une rare autorité un poste fort délicat et absorbant. Il avait reçu la Légion d'honneur il n'y a guère plus de quinze jours.

IRÈNE POPARD

L'infatigable propagandiste de la gymnastique rythmique Irène Popard a succombé à Paris, à l'âge de cinquante-six ans. Longtemps avant la guerre elle avait fondé une « académie » qui fut rapidement très fréquentée. Très active, elle se dépensait sans ménagements pour ses nombreuses élèves, qu'on appelait familièrement les « petites Popard » et qui, sous sa direction, se produisirent en de nombreuses manifestations.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FRANCE DU XVIe SIÈCLE :

Albert Buisson, *Michel de L'Hospital* (Hachette, 270 pages). Avec son profil émacié, sa calvitie et sa barbe blanche, le chancelier de L'Hospital est certainement l'un des hommes politiques dont la postérité a gardé le plus fidèlement l'image. On n'en peut dire autant de sa personnalité morale ; au bout de trois siècles on discute encore sur ses intentions et la portée de ses actes. Cette figure austère a des traits énigmatiques : sa sincérité et même son appartenance confessionnelle ont été mises en doute.

Historien du chancelier Antoine Duprat, M. Albert Buisson campe de Michel de L'Hospital un portrait extrêmement vivant dont les finesses de touche révèlent le psychologue autant que l'érudit. Pour lui, le christianisme qui anime l'œuvre de cet apôtre de la tolérance ne relève ni du dogmatisme catholique qui triompha au concile de Trente ni de l'orthodoxie calviniste. C'est l'évangélisme d'Erasme, une religion intérieure, une morale d'humaniste. On a un peu oublié que Michel de L'Hospital fut le mentor de la Pléiade et un des plus célèbres poètes latins de son siècle. Il devra à sa muse latine son crédit à la cour et il en usera pour protéger Ronsard contre la cabale montée par Saint-Gelais. Aussi sera-t-il décoré du titre d' « ornement de la France » par le poète dans une ode que lui dédiera celui-ci. C'est un ancêtre de Malherbe et de Boileau : il définit la poésie « un langage honnête et doux ».

Sa tolérance est une politique de pitié et de concorde. Elle répugne aux divisions confessionnelles, mais bannit le recours à la contrainte. « Se persuader qu'un dissentiment spirituel se puisse apaiser par l'épée, quelle folie ! Jamais la guerre n'a amendé personne. »

Il était dans sa retraite quand il apprit le massacre de la Saint-Barthélemy, qui infligeait un si cruel démenti à sa politique de réconciliation française. Cette politique allait triompher avec Henri IV ; « triomphe posthume, dit M. Buisson, mais l'un des plus grands que l'histoire ait enregistrés. »

Le malheur de L'Hospital fut de vivre en un siècle où pour être écouté il fallait être partisan. Peut-être que l'époque où nous vivons nous fait-elle mieux comprendre qu'aucune autre le climat politique et les remous passionnels auxquels la personnalité du chancelier emprunte sa méritoire originalité.

LA VIE POLITIQUE :

L'Année politique 1949, introduction d'André Siegfried (Edition du Grand Siècle, XVI-488 pages). Une véritable somme de la vie politique permettant de retrouver sans effort la date et l'information pour tous les événements d'ordre intérieur, extérieur, économique, financier ou social, avec statistiques, graphiques, figures, textes, nomenclatures, etc.

Le chapitre consacré à la vie internationale donne notamment les communiqués, discours, déclarations ministérielles relatifs au Conseil de l'Europe, au pacte atlantique, aux accords de Petersberg. Il est suivi d'une analyse du plan Monnet et se termine par les statistiques électorales de l'année écoulée.

L'introduction de M. Siegfried est une synthèse lumineuse de cette documentation, indispensable pour suivre l'enchaînement des événements et « faire le point » d'une époque où s'enchevêtrent tant de négociations et de « plans ».

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Donc il aura fallu quarante ans pour que pénètre en France *le Château de Barbe-Bleue,* de Bartok, dont la Radiodiffusion française vient de donner en concert public la première audition. Un ensemble de faits l'explique : en 1911, la Commission des Beaux-Arts de Budapest rejette la partition qui, en 1918, prend sa revanche et déchaîne l'enthousiasme à l'Opéra National de la même ville, mais qui, bientôt, disparaît du répertoire en raison des opinions marxistes du librettiste-poète Bela Balasz. 1939 trouve Bartok aux Etats-Unis ; la guerre interdit alors tout échange artistique ; à l'automne 1945, miné par la maladie du sang qui condamne ses jours, Bartok meurt, laissant une œuvre immense qui, peu à peu, se fraie un chemin dans notre connaissance. Qu'est-ce que *le Château de Barbe-Bleue* ? Un opéra en un acte, ou, si l'on préfère, un drame lyrique, selon l'expression voulue par Debussy pour son *Pelléas,* de neuf ans l'aîné de *Barbe-Bleue.* Le parallèle s'impose, d'ailleurs, si l'on en croit Kodaly, compatriote de Bartok : *le Château de Barbe-Bleue* est pour nous ce qu'est *Pelléas* en France ; si l'on a pu dire qu'une déclamation musicale conforme à la langue n'existait pas avant Debussy, combien cela n'est-il pas plus vrai de notre art lyrique ! Mais la beauté d'un récitatif observant la musique naturelle de la langue (peu perceptible dans la traduction française, excellente d'ailleurs) ne suffirait pas à expliquer cet arrachement de nous-mêmes que produit la partition. Ce qu'il faut en dire, c'est l'irrésistible puissance évocatrice du drame, son prodigieux jaillissement musical, sa tension ininterrompue, jusqu'au paroxysme et à l'anéantissement final. Si j'avoue que j'apprécie peu la forêt de symboles vieillis d'un livret rappelant par trop l'*Ariane et Barbe-Bleue,* de Maeterlinck, je dois reconnaître que le poème fut néanmoins prétexte à l'évasion, au mystère, magnifiquement dépassés par le génie du musicien. J'ignore ce que donne, à la scène, cette symphonie dramatique à deux personnages et sept tableaux figurant les sept portes dont Judith, troisième épouse de Barbe-Bleue, se fait remettre les clés, en dépit des ardentes supplications de l'époux, et découvre d'horribles merveilles, jusqu'à la dernière porte, qui fera tomber sur la passionnée, avide d'absolu, le manteau de la nuit éternelle. Telle qu'elle nous fut présentée, la partition de concert est d'une extraordinaire force de suggestion. L'orchestre national, dirigé par Ansermet, a largement contribué à l'envoûtement, et aussi L. Lovano-Barbe-Bleue, mais plus encore R. Gilly, inoubliable Judith.

Et nous voici à présent devant les festivals tout proches. Nous aurons à reparler prochainement des multiples « saisons musicales d'été ». Aujourd'hui, c'est d'une saison de printemps qu'il s'agit. Bordeaux l'inaugure avec son « Festival international de musique et de danse » ; il se déroulera du 5 au 14 mai ; par l'ampleur et la diversité des manifestations, il s'annonce des plus tentants. Je résume brièvement : au Grand Théâtre, première mondiale de l'opéra de Jean Françaix, *la Main enchantée,* Ballets de Monte-Carlo, concerts symphoniques Beethoven, Berlioz, Schumann et concert Mozart avec Robert Casadesus, récitals Cortot et Menuhin ; à la cathédrale Saint-André, *Requiem* de Verdi, avec d'éclatants solistes ; récital d'orgue de Marcel Dupré (Bach), concert spirituel avec l'Orféon Donostiarra ; au Château-Margaux, concerts de musique de chambre avec Lowenguth et Jamet ; au jardin public, soirée folklorique avec des ensembles d'art populaire espagnol et le Groupe d'art basque. Au total, un programme dense et séduisant.

L. MAURICE-AMOUR.

MONTREURS D'OURS MODERNES

Un jeune ours du parc zoologique de Londres, Brumas, fait actuellement la joie des visiteurs. A tel point que la B. B. C. a voulu permettre aux spectateurs lointains d'assister à ses ébats. L' « enfant » et sa mère, Ivy, ont été mitraillés par les cameramen de la télévision anglaise, et c'est cette scène que représente notre photographie.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Bien qu'à maintes reprises certains louèrent l'art de George Bouche et son incomparable talent, il demeure aujourd'hui encore — après sa mort — un incompris. Katia Granoff, qui lui consacre à sa galerie plusieurs expositions, renouvelle aujourd'hui son effort.

L'art de George Bouche est celui d'un visionnaire, d'un rêveur, d'un poète ; nul mieux que lui n'évoque la magie de Rembrandt, du Rembrandt âgé, du peintre de la *Fiancée juive.* La technique de Bouche tient du prodige : il se sert de la pâte comme un sculpteur de la glaise ; il travaille en épaisseur, et la dernière coulée picturale donne la forme, exaltée et décisive. Son coloris est harmonieux et presque monochrome : les verts grisâtres, légèrement dorés, avec une parcelle de rose délicat. Mais ce qui domine dans les toiles de Bouche, c'est la lumière : une lumière irréelle, transparente, vaporeuse, féerique. Et la poésie de George Bouche tient à cette féerie de la lumière. Et si le propre des grands artistes est de recréer un monde à eux, on peut dire que George Bouche se rattache à ces êtres d'exception qui ont su regarder la nature, mais au dedans d'eux-mêmes, pour évoquer un cosmos conforme à leur rêve.

L'Age atomique, tel est le titre général donné par Bernard Lorjou à une série d'études qu'il exposa à la Galerie Claude, en dehors desquelles on pouvait trouver une vaste composition intitulée l'*Usine d'incinération des ordures ménagères de la Ville de Paris* et quelques natures mortes. Bernard Lorjou a su s'imposer malgré ses sujets souvent vulgaires, malgré sa violence picturale, et sans doute à cause de cette violence même, qui déconcerte tout d'abord, étonne ensuite, émeut enfin. Lorjou possède un métier sûr, solide, et il poursuit la voie qu'il s'est tracée, arguant de cette force brutale, de ce réalisme cru et parfois farouche pour convaincre ceux qui n'ont pas foi en lui. Ses couleurs sont bien souvent assourdissantes comme des cuivres wagnériens, mais ses violences, ses heurts de coloris, ses jaunes et ses rouges exaltent la vie, qu'il veut rendre dans son dynamisme et sa frénésie. Et cette sève bouillonnante qui est le propre du talent de Lorjou affirme le réalisme sincère et direct de l'auteur. Parfois il peint des natures mortes d'une puissance picturale qui le rattache à la lignée d'un Rembrandt ou d'un Goya. Mais ce qui le différencie de ces maîtres c'est qu'il ne laisse aucune part à l'intellectualité. Purement objectif, il subordonne tout à la réalisation intrinsèque de cette idée réaliste qu'il a des êtres et des choses, et son art atteint à une puissance d'expression d'où l'émotion est loin d'être bannie.

MAURICE SÉRULLAZ.

L'AUTOMOBILE ANGLAISE A NEW-YORK

Le gouvernement britannique, désireux d'accroître les exportations vers la zone dollar, voudrait parvenir à vendre 50.000 voitures par an aux Etats-Unis. Dans le cadre de la campagne de propagande organisée à cet effet, un Salon de l'automobile britannique s'est ouvert au Central Palace de New-York. Notre photographie offre une vue générale de cette exposition.

CUISINE RÉGIONALE ET BUFFETS

Il semble paradoxal d'unir le mot gastronomie à celui de buffet de gare, où l'on mange vite, pressé par l'horaire et le train qui n'attend pas. Et cependant il a paru au secrétaire général de la S. N. C. F., M. Vincent Bourrel, élu récemment à l'Académie des gastronomes, que dans certains cas ces deux termes n'étaient pas inconciliables. Il y eut jadis des buffets fameux — ceux de Lyon, de Dijon, de Capdenac, etc. — et ils créaient entre les hôteliers d'une même région une émulation louable. C'est ce goût de faire mieux qu'a voulu ressusciter M. Bourrel en mettant la cuisine régionale à l'honneur dans les buffets. Vingt-cinq buffetiers de toutes les régions ont déjà donné leur adhésion à ce programme et serviront, pour une somme variant de 600 à 750 francs, des menus — hors-d'œuvre, poisson, plat de viande garni, dessert — comprenant toujours un plat local. Le vin, inclus dans le prix avec le service, sera, lui aussi, du pays, si ce dernier en produit, et présenté de préférence en carafe. Un déjeuner de grande classe, présenté par le buffet de la gare de l'Est, dont le chef fut cette année premier ouvrier de France, a sanctionné ces jours derniers le premier accord réalisé. — P.-E. C.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Pèlerinages universitaires à Rome

Les fêtes de Pâques ont provoqué la venue à Rome d'un nombre considérable de pèlerins, parmi lesquels de très nombreux universitaires. L'Association catholique de la jeunesse française, la Mission universitaire, la Fédération nationale des syndicats de l'enseignement libre avaient profité des vacances de Pâques pour organiser leurs pèlerinages à Rome. Toutes les universités françaises étaient représentées et comme l'a déclaré le Saint Père dans le discours qu'il a prononcé à l'occasion de l'audience spéciale accordée aux universitaires français : « Nous avons le plaisir de voir en vous comme une large synthèse de toute l'activité éducative et scientifique de France : enseignement officiel, enseignement libre, enseignement à tous les degrés, depuis les plus modestes écoles populaires jusqu'aux facultés des grandes universités, étudiants faisant affectueusement couronne à leurs maîtres. »

Parmi les personnalités présentes nous citerons M. le professeur Binet, doyen de la Faculté de médecine de Paris, M. le professeur Becquerel, membre de l'Institut, le contre-amiral Latty, professeur à l'Ecole du génie maritime, M. le professeur Julia, de l'Académie des sciences, M. Olivier Martin, de l'Institut, ainsi que de très nombreux professeurs des Facultés de province. S. Exc. Mgr Martin, archevêque de Rouen, avait tenu à présider lui-même le pèlerinage des professeurs de l'enseignement libre, conduit par Mgr Lemonnier, assistant ecclésiastique de la Fédération.

Dans son allocution, le Souverain Pontife, après avoir salué l'Université de Paris, « la mère des sciences », et les autres universités, a souligné que « de la part de la foi les droits de la raison et le progrès du savoir n'ont aucune menace à redouter. Leur ennemi ce n'est pas Dieu, ce sont tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont renié, écarté Dieu, pour mettre à sa place une idole ».

Enfin, S. S. Pie XII a magnifié le rôle de l'enseignement et, s'adressant plus particulièrement à l'enseignement catholique, il s'est écrié : « Ouvrir, dilater, éclairer, orner progressivement l'esprit de l'enfant et de l'adolescent qui s'éveille à la vie... est-il tâche plus belle, plus étendue, plus variée dans sa merveilleuse unité ? »

En Allemagne

Le nonce apostolique près du gouvernement fédéral de Bonn, Mgr Muench, s'est entretenu avec le chancelier Adenauer de la défense des intérêts de l'Eglise catholique en Allemagne occidentale.

Petites nouvelles

Chaque Année Sainte, une croix du XIVe siècle, conservée en l'église Saint-Marcel de Rome, est portée processionnellement en la basilique Saint-Pierre. C'est pour commémorer cette cérémonie qu'une médaille vient d'être frappée.

— Mgr Louvard, évêque de Coutances, doyen de l'épiscopat français, vient de mourir. Agé de quatre-vingt-douze ans, il était chevalier de la Légion d'honneur.

Le 65e Congrès de l'Union des œuvres catholiques

La période des vacances de Pâques est en général celle que choisissent les groupements universitaires pour tenir leurs congrès et assemblées générales. C'est pourquoi à Versailles s'est tenu le Congrès des Enseignants chrétiens, tandis que Lyon accueillait les quelque 3.000 congressistes, prêtres et laïcs de l'Union des œuvres catholiques, dont les congrès annuels sont devenus, depuis quelques années, aussi importants, sinon plus, que les semaines sociales.

Le thème du 65e Congrès a été « l'Eglise, éducatrice de la charité ».

Faute d'une salle assez grande pour pouvoir contenir tous les congressistes, les réunions générales se sont tenues dans la primatiale Saint-Jean, qui a entendu tour à tour les voix autorisées de M. Joseph Folliet, qui a donné le bilan du monde moderne au regard de la charité, de S. Exc. Mgr Ancel, du R. P. Feret, de M. l'abbé Meurice, un curé du Nord qui a montré, après l'avoir vécu, comment le culte paroissial est source et expression de charité, de M. le chanoine Glorieux, recteur des Facultés catholiques

de Lille, et de S. Em. le cardinal Gerlier, qui, après avoir présidé toutes les réunions, a tiré, à la séance de clôture, les conclusions du congrès.

Un jeu scénique dû à M. le chanoine Rodhain : *le Mystère de la charité*, joué lui aussi à la primatiale, a résumé pour le grand public les thèmes du congrès.

Plus de vingt archevêques et évêques ont participé aux réunions. Le Souverain Pontife a adressé à S. Exc. Mgr Courbe, pour qu'il la transmette à M. l'abbé Courtois et aux organisateurs du congrès, une lettre de félicitations.

COURRIER THÉATRAL

« Les Fausses Confidences »

Pourquoi cette reprise des *Fausses Confidences* à la Comédie-Française nous a-t-elle paru un peu terne ? C'est que l'on se rappelait l'extraordinaire interprétation de Madeleine Renaud et de Jean Desailly au théâtre Marigny. M. Jean Martinelli, qui a pour lui le *pectus* et l'abatage, ne possède pas cette grâce distillée, indispensable pour établir une correspondance entre l'acteur et un personnage comme Dorante.

Le décor de la rue de Richelieu est quelconque. Quant à Mme Annie Ducaux, il serait injuste de prétendre qu'elle ne comprend pas le rôle d'Araminte. Que lui manque-t-il donc ? Sans doute sa taille n'est-elle pas accommodée à la délicatesse de sa voix. Mais elle mériterait son premier prix.

« L'Équarrissage pour tous »

M. Boris Vian ayant décidé d'écrire un « vaudeville anarchiste », le théâtre des Noctambules nous présente, à Arromanches, le jour du débarquement anglo-américain, une vingtaine de personnages abracadabrants, dont l'équarrisseur du pays, qui, tandis que la flotte alliée bombarde le bourg, prétend marier tranquillement une de ses filles avec un soldat allemand. Il paraît que cela fait une pièce contre la guerre. Cela fait surtout une kyrielle de situations aussi grossières qu'invraisemblables. M. André Reybar, excellent metteur en scène, croit-il nécessaire, pour prouver qu'il est dans le mouvement, de monter d'aussi lourdes plaisanteries ?

Y. G.

HÉLICOPTÈRE-JOUJOU

L'inventeur italien Frederico Brondetti a mis au point un nouvel hélicoptère. Cet appareil, l'un des plus petits du monde puisqu'il ne pèse que 500 kilos, présente un aspect curieux grâce à sa double hélice et à son gouvernail. Il a un rayon d'action d'environ 250 kilomètres.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Marcel Jouhandeau : *L'Imposteur* (Les Cahiers verts, Bernard Grasset).

C'est une « chronique maritale » ou, si l'on préfère, l'histoire d'un ménage, ménage étrange où règne la tragédie et où pourtant un comique irrésistible sort des drames quotidiens que nous raconte l'auteur. En fait, ni tragédie ni comédie, ce livre échappe aux classifications courantes. Il est typiquement « du Jouhandeau », et il pourrait bien être le meilleur de cet écrivain.

Régis Jolivet : *Le Problème de la mort chez Heidegger et Sartre.* (Editions de Fontenelle, abbaye Saint-Wandrille).

M. Jolivet, doyen de la Faculté catholique de philosophie de Lyon, qui a déjà consacré aux doctrines existentialistes un livre remarqué, entreprend ici de réfuter les conclusions d'Heidegger et de Sartre sur le problème de la mort. Il montre que le problème est mal posé par ces philosophes. Leur dialectique part d'un postulat gratuit et rien n'oblige à les suivre dans leur marche vers le néant. D'une manière vigoureuse et claire l'éminent professeur procède à un examen critique des preuves de l'immortalité de l'âme.

Jean Daluces : *Le Troisième Reich* (André Martel, édit).

Ce livre est le premier tome d'un important ouvrage qui a pour titre général : « Histoire du national-socialisme allemand » et dont la seconde partie s'appellera « l'Europe hitlérienne ». L'auteur, M. Jean Daluces, a mis en œuvre une masse énorme de documents français et étrangers et s'est appliqué à les soumettre aux règles strictes de la critique historique. Des documents photographiques inédits et quatre cartes complètent ce volume dont le tirage est d'ailleurs limité et qui devrait susciter l'intérêt.

Preston Schoyer : *Fleuve sans limite* (traduit de l'anglais par Mme Molinié. Calmann-Lévy, édit.).

Dans ce livre Preston Schoyer a évoqué de façon saisissante ses curieuses expériences d'officier du service des renseignements en Chine pendant la guerre. Récit d'aventures en même temps qu'étude fouillée d'un caractère d'homme, *Fleuve sans limite* est, par la connaissance que l'auteur a du pays dont il parle, un des meilleurs livres parus sur la Chine ces dernières années.

Jules Bertaut : *La Vie privée d'Honoré de Balzac* (Hachette).

Ne pourrait-on pas dire que le chef-d'œuvre romanesque de Balzac, c'est sa vie ? Vie prodigieuse et que M. Jules Bertaut, dont on connaît le pouvoir d'évocation, a véritablement recréée. Balzac, c'est l'écrivain rivé à sa table pendant des nuits d'où sortit *la Comédie humaine* ; c'est l'homme d'affaires qui, harcelé par les créanciers, va d'échecs en faillites ; c'est le sentimental à la recherche du bonheur ; c'est le mondain et c'est le voyageur qui parcourut l'Europe. Existence stupéfiante et où éclatent l'énergie et la confiance en soi de celui qui, encore enfant, répétait à ses sœurs : « Je serai un grand homme, j'en suis sûr. »

LES SPECTACLES

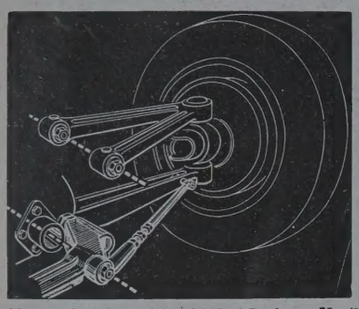
ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

LES PETERS SISTERS
sont parachutées
dans le formidable spectacle de GIARMATHY
Ts les Srs 20 h. 15 - Mat. dim. lundi 14 h. 30
Production Paul DERVAL
FOLIES-BERGÈRE

ATHÉNÉE — THÉATRE LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard BOURDET
LAURENCE AUBRAY avec PIERRE BLANCHAR LISETTE LANVIN

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

AMÉLIOREZ VOTRE TENUE DE ROUTE...



... grâce à la triangulation SPEED, adaptable aux 11 CV Citroën qui, en doublant la rigidité du train avant, économise la transmission, améliore le freinage, augmente considérablement le kilométrage des pneus, rend l'avant-train de la 11 CV Citroën identique à celui de la 15 CV.

Sur une voiture neuve, la triangulation SPEED supprime l'usure de l'avant-train.

Sur une voiture usagée, elle permet en quelques heures une remise en état impeccable.

Pour tous renseignements : Établissements BRISSONNET ET Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

LA 1400 FIAT, CLOU DU SALON DE GENÈVE...

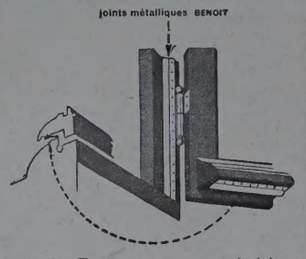
... est présentée en vue « écorché » dans le numéro de mai de « L'AUTOMOBILE », ainsi que la « coupe » de la première turbine à gaz française destinée aux véhicules terrestres.

En vente partout ou par envoi de 50 francs, franco : « L'AUTOMOBILE », 6, rue de Milan, Paris.

VOUS AUREZ BEAU FERMER VOS FENÊTRES, L'HIVER PROCHAIN...

le vent, la pluie, le froid et la poussière se glisseront dans votre home, si vous n'avez pas fait installer des joints métalliques Benoit en temps utile.

Posés sur vos fenêtres et portes, dans

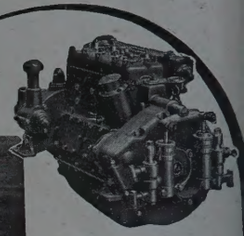


toute la France, par nos techniciens-monteurs, les joints Benoit sont invisibles, pratiquement inusables, garantis dix ans, et économisent 35 % de votre chauffage. N'attendez pas la dernière minute : votre commande passée dès maintenant sera exécutée rapidement.

Demandez notre documentation n° 46 sans engagement de votre part.

Établissements E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAItbout 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe-Pescade.

la pinasse
COUACH
TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

INVENTEURS

POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

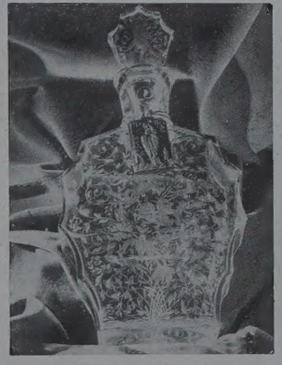
Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

PARIS-ROME VIA LOURDES

A l'occasion de l'Année Sainte, des milliers de pèlerins sillonnent les mers, les routes et les airs pour se rendre à Rome. Beaucoup d'entre eux traversent la France. S'ils vont vénérer à Rome le tombeau du prince des Apôtres et prendre mieux conscience de l'universalité de l'Eglise catholique, il n'en est pas moins utile de leur faciliter, dans notre pays, l'accès des grands sanctuaires.

Celui de Lourdes attire particulièrement les catholiques du monde entier. C'est dans cet esprit que la Compagnie Air France inaugurait, le 18 avril, la première liaison aérienne Paris-Rome via Lourdes, à laquelle S. Exc. Mgr l'archevêque de Paris, Mgr Chappoulie, Mgr Bressoles, le Comité national français de l'Année Sainte, les Missions étrangères de Paris s'étaient fait représenter.

Partis du Bourget à 11 h. 40, les premiers pèlerins étaient accueillis à 14 h. 30 sur l'aérodrome d'Ossun par S. Exc. Mgr Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes, M. le préfet des Hautes-Pyrénées, M. le consul d'Italie et de nombreuses personnalités. Et, après l'atterrissage à 19 h. 25, à Rome, M. l'abbé Courtois, aumônier général de l'Union des œuvres, pouvait porter au Saint-Père l'eau de Lourdes



A l'occasion de l'inauguration du service aérien Paris-Lourdes-Rome, le Comité français de l'Année Sainte a remis à Air France le flacon de cristal que nous reproduisons. Emporté par l'avion parti du Bourget à 11 h. 40 du matin, ce flacon a été rempli d'eau de Lourdes à la grotte de Massabielle à 14 h. 30 et remis le soir même au Vatican pour être offert au Souverain Pontife.

versée par S. Exc. Mgr Théas dans un flacon de cristal acheté le matin, à Paris, par M. le chanoine Rodhain.

Grâce à la rapidité et à la sécurité de la parfaite organisation assurée par Air France, que nombreux soient les pèlerins du monde qui puissent unir dans leur amour le sanctuaire marial de Lourdes et Rome, cœur de l'Eglise catholique !

UN PORTRAIT DE M. JEFFERSON CAFFERY A L'AMBASSADE DES U. S. A.

Le directeur commercial pour la France de la Trans World Line a remis à l'ambassadeur des États-Unis, M. David Bruce (à gauche sur la photo), un portrait de son prédécesseur, M. Jefferson Caffery, œuvre du peintre français Serge Ivanoff. Ce portrait a été amené du Caire, où M. Jefferson Caffery est actuellement ambassadeur, par un « Constellation » de la T. W. A. Il va enrichir la collection de portraits des représentants diplomatiques américains en France à l'hôtel de l'ambassade.

LES MÉDECINS ET LEUR RETRAITE

Il n'est pas nécessaire de faire une longue enquête pour acquérir le sentiment que la masse du corps médical est favorable à la création d'une retraite. Un referendum a été organisé par le Conseil national de l'Ordre dans tous les départements. Il se rapportait seulement au complément de la retraite légale, il a obtenu un nombre massif de réponses. Celles-ci étaient pour plus des trois quarts favorables, et cela même parmi les médecins les plus jeunes.

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant : il s'agit d'un accord de principe, et beaucoup de médecins sont inquiets quant aux modalités de réalisation de cette retraite. Un fait paraît acquis : il s'agit d'une retraite répartition et non d'une retraite capitalisation. C'est là un point essentiel ; on sait trop l'histoire des fonctionnaires, des petits rentiers, des assurances anciennes : dans tous ces cas l'argent épargné en monnaie forte n'a jamais été remboursé qu'en monnaie dévaluée.

Il semble malheureusement acquis, d'autre part, qu'un médecin salarié comme médecin conseil à temps partiel, par exemple, et continuant parallèlement l'exercice de la clientèle privée, sera astreint à une double cotisation mais ne bénéficiera pour cela d'aucune augmentation de retraite.

Le principe admis actuellement comporte la retraite à soixante-cinq ans, retraite facultative mais avec obligation de cesser dès lors l'exercice de la médecine... pour 12.000 francs de retraite mensuelle. Voilà ce médecin — et sa femme — retraité avec le minimum vital ou même moins. C'est trop peu. C'est qu'il ne faut compter ni sur le patron ni sur l'Etat. La question pourtant est posée : le médecin passe sa vie au service de la collectivité, qui l'honore, c'est entendu, mais qui « mesure » aussi ces honoraires ; nous n'en voulons pour preuve que ces récentes discussions entre la Fédération nationale des organismes de Sécurité sociale et la Confédération des syndicats médicaux... Des accords ont été passés dans de nombreux départements ; il serait difficile de prétendre que les chiffres d'honoraires retenus ne sont pas en deçà de ce qu'aurait pu, légitimement, revendiquer le corps médical.

D'autres problèmes se posent à l'occasion de cette retraite : rachat des cotisations, incidence fiscale, frais de gestion. Le corps médical voudrait sur tous ces sujets des informations détaillées, des informations sûres. Cette retraite, enfin, est jusqu'ici l'œuvre des médecins et des seuls médecins. C'est bien. N'est-ce pas pécher par orgueil ?

D'autres problèmes n'apparaîtront qu'avec la mise en œuvre même de la retraite, et c'est pourquoi, même bancale, il fallait la mettre sur pied.

R.-J. M.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Depuis quelques années l'ascension de Serge Prokofieff, compositeur russe, attire l'attention. Ses œuvres, celles d'un maître, s'affirment brillamment. Certaines jouissent d'une grande faveur, comme *le Bouffon, l'Amour des trois oranges* et *le Pas d'acier* ; d'autres sont moins connues, telles que son ballet *les Nuits égyptiennes*. Il est assez curieux de constater que cet artiste est très apprécié des enfants. En France, où il vécut des années durant, on fait entendre aux jeunes, dans les écoles, lycées et conservatoires, un petit chef-d'œuvre que Prokofieff intitula : *Pierre et le Loup*. Ce conte, très simple, relate les aventures d'un jeune garçon entreprenant qui réussit à triompher par la ruse d'un loup dangereux ; les petits suivent le développement de l'histoire avec un intérêt soutenu... et en même temps, à leur insu, apprennent à reconnaître le son des principaux instruments de l'orchestre. La portée pédagogique de cette partition, trop rarement diffusée par les ondes, est grande. L'auteur précise, avant d'entamer l'harmonieuse histoire, que le grand-père est représenté par le basson ; le canard, par le hautbois ; le chat, par la clarinette ; les coups de feu des chasseurs, par la cymbale et la grosse caisse. Après avoir entendu la leçon, les élèves ne s'y trompent plus et reconnaissent rapidement les sonorités instrumentales.

En province, le même jour, deux de nos excellents orchestres régionaux ont fait entendre des pages de Prokofieff. A Nice, *l'Ouverture juive* pour quatuor à cordes, clarinette et piano, qui fut créée aux Etats-Unis il y a trente ans, vient d'être jouée avec beaucoup de clarté ; des thèmes populaires authentiques en forment la trame ; les auditeurs ont pu apprécier l'opposition entre les motifs de danse et la mélodie douloureuse, expressive, qui s'élève avec lenteur. A Toulouse, l'ensemble symphonique inscrivit à son programme le *Deuxième Concerto en* sol *mineur* pour violon et orchestre, qui date d'une quinzaine d'années. Au hasard des voyages professionnels à travers le monde, l'éminent artiste jetait quelques idées sur le papier à Paris, les développait à Voronèje, pour leur donner une forme définitive... à Bakou ! Dès le début du premier mouvement le sans-filiste était étreint par l'émouvante beauté de la phrase initiale qui s'élève, seule, au violon, très pure. Le caractère tour à tour sensible, mystérieux, haletant de cette partition retient l'attention captive ; elle fut remarquablement mise en relief.

Les concerts donnés le jeudi au studio Washington sont très pittoresques ; ils viennent d'être marqués par les *Mémoires d'un chat*, relatés par Paule Maurice en un langage musical spirituel qui allie la spontanéité de l'inspiration à la science de l'écriture ; des miniatures de Pierre Lantier, finement ciselées, se présentent avec une grâce délicate très séduisante.

W.-L. LANDOWSKI.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	7	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

PHILATÉLIE

NOUVEAUTÉS DE LA SARRE

Cinq vignettes nouvelles ont été mises en circulation par les postes sarroises, le 3 avril. Trois appartiennent à la série courante : il s'agit du 5 fr. violet foncé, du 10 fr. bistre et du 15 fr. rouge. Ces timbres ont été héliogravés en petit format, et ont respectivement pour sujet : le 5 fr., le travail des bennes à scories sur un « crassier » ; le 10 fr., des symboles de l'imprimerie (légende « *Presse-Buchdruck* ») ; le 15 fr., des wagonnets chargés de charbon.

Le même jour paraissaient deux commémoratifs, un 15 fr. rouge dédié à la mémoire du philosophe Wurt, et un 15+5 fr., également rouge, à l'effigie de A. Kolping.

La « Journée du timbre » sera célébrée par l'émission d'un 15+5 fr. de grand format, représentant une diligence. Cette valeur est en vente depuis le 22 avril, à l'occasion de l'exposition philatélique de Sarrebruck ou « *Ibasa* » ; un cachet spécial est utilisé par le bureau temporaire de l'exposition.

NOUVELLES D'ITALIE

Peu de vignettes commémoratives ont vu le jour ces derniers temps au delà des Alpes. La dernière nouveauté est un 20 l. violet célébrant le deuxième centenaire de la naissance du compositeur Cimarosa.

Mais on annonce diverses émissions, notamment à l'occasion de l'Année Sainte et de la Foire de Milan. D'autre part, la série courante en service depuis 1945 cédera bientôt la place à un nouvel ensemble, illustré de paysages et de sujets symbolisant les métiers.

Au *Vatican*, une série de huit timbres a été émise pour commémorer l'Année Sainte 1950. Quatre sujets : Jésus donnant à saint Pierre les clefs du Paradis (5 et 20 l.) ; les quatre basiliques pontificales (6 et 25 l.) ; le pape Boniface VIII (8 et 30 l.), d'après une fresque de Giotto ; ouverture de la porte sainte à Saint-Pierre (10 et 60 l.).

La République de *Saint-Marin* a consacré deux vignettes au 75e anniversaire de l'*Union Postale Universelle*, un 100 l. poste ordinaire et un 200 l. poste aérienne, tous deux au même sujet (Diligence postale au XIXe siècle).

LES ÉMISSIONS FRANÇAISES POUR 1950

Le ministère des P. T. T. vient de faire connaître son programme d'émissions pour l'année en cours. Aucune modification n'est prévue pour la série d'usage courant, mais un certain nombre de vignettes commémoratives et de bienfaisance verront le jour dans les prochains mois.

Une série de six timbres à surtaxe sera consacrée aux grandes personnalités de la période révolutionnaire. Elle comprendra les valeurs suivantes : 5+2 fr. André Chénier ; 8+3 fr. David ; 10+4 fr. Lazare Carnot ; 12+5 fr. Danton ; 15+6 fr. Robespierre ; 20+10 fr. Hoche.

Parmi les vignettes commémoratives on annonce trois émissions. Deux 12 fr. rappelleront respectivement la mémoire de Rabelais et de Péguy, tandis qu'un 15 fr. reproduira les traits de Raymond Poincaré.

A la date du 18 mars les timbres suivants ont été retirés de la vente : 15 fr. *Chambres de Commerce* ; 5, 15 et 25 fr. *Union Postale Universelle* ; série des *Grands Hommes du XVIIIe siècle*.

J. Bellay.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. 250-20.

NICE

HOTEL CARLONE Près mer. Tt conf. Cuis. ren. Px mod.

CÉVENNES

VALS
(Ardèche)
Saison 1er juin au 1er octobre
La station la moins chère
FOIE, ESTOMAC, DIABÈTE, PALUDISME
Buvette, établis. thermal, casino, piscine.
Bois et rivières. pêche et sport.
HOTELS TOUTES CATÉGORIES.
Renseignements :
COMITÉ PROPAGANDE, Bureau V
Trains directs PARIS-VALS

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon. Hôtel moderne de tout premier ordre. Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : **Mont Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir.** Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 404.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137. Dir. Dr. W. Zimmermann.

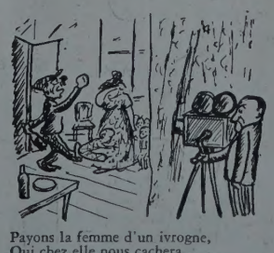
HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTEL MATTERHORNBLICK. Hôtel-chalet confortable. Situation ensoleillée. Jardin. Cuisine réputée, bonne cave. Forfait dès Fr. s. 105 par semaine.

Hôtels BREITHORN et du GORNERGRAT, Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours de Fr. s. 100 et 105. Près du Gornergrat et des stations Viège-Zermatt. Hôtels recommandés.

CINÉMA-RÉALISTE OU LE LAID « TOURNÉ » ! par CAMI.

Dans *le Voleur de bicyclette*
Nul acteur professionnel
Ne fut choisi comme interprète,
Pour que le film soit plus réel.
Par moi cette école est suivie,
Il faut tout filmer sur le vif,
Et saisir la « tranche de vie »
Comme une tranche de rosbif !



Payons la femme d'un ivrogne,
Qui chez elle nous cachera...
Dans son taudis il entre et cogne,
Filmé par notre « camera ».
Et, si cette brute torture
Sa femme et ses enfants geignants,
Nous aurons un vrai film nature ;
Ça, c'est du vécu, du saignant !

A l'affût, dans les rues désertes,
Nous guetterons sur le trottoir
Le gangster à mine suspecte
Méditant quelque forfait noir.
Un « encaisseur » passe, il s'écroule,
Tué net !... Nous filmons alors,
En couleur, le sang qui s'écoule,
Ça, c'est du vrai « technicolor » !

Qu'une femme, en secret, projette
D'occire un amant, elle nous
Donnera, rêvant la vedette,
L'endroit du fatal rendez-vous.
Une fois cette chose sue,
Nous « tournons » le drame en ciné,
C'est mieux que de l'Eugène Sue,
Et ça dégotte Georges Ohnet !

Nous « tournerons » près de la Seine
Des suicides, bien entendu,
Et parfois au bois de Vincennes
Nous « filmerons » de vrais pendus !
Le vrai, seul, au ciné, doit plaire,
La vérité du nouveau goût
N'émerge plus d'un puits d'eau claire,
Mais sort à présent d'un égout !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Mesdames...

Jif *et* **Waterman**

sont heureux de vous présenter
Le porte-plume et le porte-mine
Taperite Lady
et le **Jif** *Baby*
Spécialement créés pour vous

① JIF BABY, pour le carnet, le sac ou le gousset existe en triple argenté, argent massif et plaqué or laminé.

②-③ TAPERITE LADY, porte-mine et porte-plume court de luxe, capuchon chromium ou plaqué or laminé.

Ils sont munis d'une petite agrafe pour les fixer verticalement dans le sac.

Une simple pression sur la tête du porte-mine. fait sortir la mine de la longueur désirée.

Réserve de mine pour un an d'écriture.

Jif Waterman

Préférés dans le monde entier

PUYBELLE 1544